



Joue-la comme Beckham

COLLÈGE AU CINÉMA



Avec la participation
de votre Conseil général

Les Fiches-élèves ainsi que des Fiches-films sont disponibles sur le site internet :

www.lux-valence.com/image

Base de données et lieu interactif, ce site, conçu avec le soutien du CNC, est un outil au service des actions pédagogiques, et de la diffusion d'une culture cinématographique destinée à un large public.

Edité par le :

Centre National de la Cinématographie

Ce dossier a été rédigé par :

Joël Magny, critique et historien du cinéma, écrivain, directeur de collection aux *Cahiers du cinéma*.

Yvette Cazaux, ex-professeur au Collège

Marcellin Berthelot, Montreuil.

Michel Boudineau, diplômé de l'Institut des Langues et Civilisations orientales/INALCO.

Les textes sont la propriété du CNC.

Remerciements :

Metropolitan Film Export

Photos de *Joue-la comme Beckham* :

© Kintop Pictures/Bend It Film/Road Movies et Metropolitan Film Export.

Directeur de la rédaction :

Joël Magny

Rédacteur en chef :

Michel Cyprien

Conception graphique :

Thierry Célestine. Tél. : 01 46 82 96 29

Impression :

I.M.E.

3 rue de l'Industrie – B.P. 17

25112 – Baume-les-Dames cedex

Direction de la publication :

Joël Magny

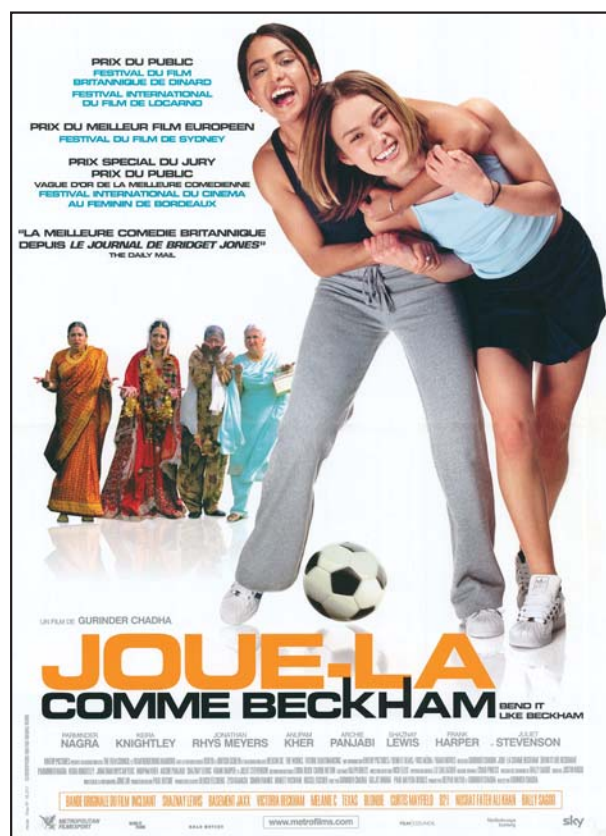
Idoine production

8 rue du faubourg Poissonnière

75010 – Paris

idoineproduction@orange.fr

Achévé d'imprimer : décembre 2009



SYNOPSIS

Au sein de sa famille, dans une banlieue pavillonnaire de Londres, Jess Bhamra rêve au football et y joue dès qu'elle le peut avec ses copains, au désespoir de sa mère qui voudrait qu'elle se prépare à épouser, comme sa sœur Pinky, un garçon de la communauté Sikhe. Si Jess dialogue plus volontiers avec le poster de Beckham qu'avec celui de Gourou Nanak, elle ne voudrait quand même pas décevoir ses parents. Repérée par Jules, une jeune Anglaise de son âge, elle devient membre de son équipe féminine. Alors que Jules doit affronter les craintes de sa mère de voir sa fille devenir lesbienne à cause du ballon rond, Jess est interdite de foot par sa famille après avoir été vue en train de jouer en short avec ses copains. Elle continue néanmoins en cachette jusqu'à ce que Pinky la dénonce pour se venger de la rupture de ses fiançailles due à l'inconduite supposée de Jess : la mère de son fiancé a vu celle-ci embrasser Jules, prise pour un Anglais. Grâce à la complicité retrouvée de Pinky, Jess réussit pourtant à aller jouer avec son équipe à Hambourg, où l'on comprend qu'elle est amoureuse de son entraîneur Joe comme Jules elle-même, folle de jalousie. Au retour, Jess a la désagréable surprise de constater que sa famille a découvert sa supercherie. Une nouvelle fois interdite de football, brouillée avec Jules qui refuse ses excuses, elle ignore comme elle que sa mère les prend pour des lesbiennes. De nouveau surprise en train de jouer par son père qui ne peut cacher sa sympathie pendant le match, Jess se voit encore privée de ballon rond. Elle semble se résigner à rater le match décisif qui doit se dérouler le jour du mariage de Pinky, rentrée en grâce auprès de sa future belle-mère. La médiation de Joe reste vaine jusqu'à ce que son père cède pendant la fête grâce à l'intervention de Tony. Jess et Jules réconciliées triomphent sur le terrain et sont recrutées pour une équipe professionnelle américaine. La mère de Jules finira par admettre qu'elles ne sont pas lesbiennes et Jess sera autorisée à partir vivre sa passion aux États-Unis, tout comme Jules, et tout laisse à penser qu'elle épousera Joe.

JOUE-LA COMME BECKHAM

GURINDER CHADHA

LE FILM

Joël Magny, Yvette Cazaux,
Michel Boudineau

LA RÉALISATRICE	2
GENÈSE DU FILM	3
PERSONNAGES	4
DÉCOUPAGE SÉQUENTIEL	6
DRAMATURGIE	7
ANALYSE D'UNE SÉQUENCE	9
MISE EN SCÈNE	12
SIGNIFICATIONS	14
RETOURS D'IMAGES	15

INFOS

INFORMATIONS DIVERSES	16
-----------------------	----

PASSERELLES

LA PASSION DU FOOTBALL	20
LES SIKHS : UNE CULTURE À DÉCODER	22

RELAIS

PISTES DE TRAVAIL	25
-------------------	----

Gurinder Chadha, femme insoumise



Gurinder Chadha.

Née en 1960 à Nairobi (Kenya) de parents indiens, Gurinder Chadha grandit à Southall, quartier indo-pakistanaï de Londres, proche d'Heathrow. « *Durant toute mon adolescence, j'ai tout fait pour ne pas ressembler à une Indienne typique et soumise. Ma mère voulait que j'apprenne la cuisine, et moi je refusais énergiquement. Pour moi, c'était oppressant de ne devenir qu'une bru parfaite. Quand j'avais cinq ans, ma mère est allée en Inde pour m'acheter ma robe de mariée et mes bijoux. Les Indiens sont obsédés par le mariage. Je ne voulais pas être ce que l'on attendait de moi. J'ai eu de la chance avec mon père : il était secrètement content que je refuse ce rôle. Il n'aimait pas la façon dont les femmes étaient traitées dans la communauté indienne, et m'a encouragée à ouvrir ma gueule. Je ne l'ai pas déçu !* ». C'est en regardant aussi bien les films britanniques que des comédies musicales américaines et bollywoodiennes, qu'elle acquiert une culture cinématographique. Après des études à l'Université d'Anglia Est, elle débute comme journaliste radio à la BBC, puis réalise des documentaires pour le British Film Institute (BFI), la BBC et Chanel Four ; fonde une maison de production (Umbi Films) en 1990 et tourne son premier long métrage cinéma **Bhaji on the Beach** (**Bhaji, une balade à Blackpool**) en 1993. Son cinéma repose essentiellement sur les scénarios qu'elle écrit, très souvent avec son époux Paul Mayeda Berges. Selon elle, c'est « *la chose la plus dure du monde* »...

Dès son premier documentaire TV en 1990 sur la jeunesse asiatique en Angleterre (**I'am British But...**) apparaissent les thèmes de la diaspora et de l'identité biculturelle qui se retrouveront dans presque tous ses longs métrages cinéma. C'est le cas pour **Bhaji on the Beach** qui raconte les aventures d'un groupe de femmes indiennes parties passer une journée à la plage de Blackpool. À la fois comédie de mœurs et fable sociale, ce film à petit budget débute dans le style d'une comédie anglaise des années 60 et s'épanouit dans un mélo digne du cinéma indien. Bien que prix du Jury au Festival International de Locarno, il n'a guère trouvé d'écho en France.

Bollywood ou Hollywood ?

En 2000, **What's cooking** est présenté en ouverture du Festival de Sundance et remporte le prix de la Critique new-yorkaise, mais ne sort pas en France. Il croise l'histoire de quatre familles de Los Angeles d'origine et religion différentes (noire, vietnamienne, latino-américaine et juive), qui préparent le traditionnel repas de Thanks Giving. Puis c'est, deux ans plus tard, la jeune Anglo-Indienne Jess qui préfère le foot au mariage attendu par sa mère, dans **Joue-la comme Beckham**. En 2004, dans **Coup de foudre à Bollywood** (**Bride and Prejudice**), Gurinder Chadha adapte et transpose le roman de Jane Austen (1813) et l'on retrouve le thème du mariage arrangé par la mère indienne, pour la belle et indépendante Lalita, avec rebondissement, danses et numéros musicaux débridés façon Bollywood. En 2006, loin des paillettes avec **Quai de Seine** (court métrage pour le film collectif, **Paris je t'aime**), Gurinder Chadha reste dans le même registre avec un plaidoyer pour la tolérance entre communautés. Elle ne change de sujet qu'en 2008 en portant à l'écran les aventures de Georgia Nicholson, l'adolescente délurée des romans de Louise Rennison dans **Angus, Thongs and Perfect Snogging**.



Gurinder Chadha en tournage.

Mais le grand tournant a eu lieu plus tôt, avec le phénoménal succès public de **Joue-la comme Beckham** qui lui a ouvert en 2002 les portes des grosses productions commerciales. Son projet pour **Bride and Prejudice** s'est arraché. Hollywood lui a confié en 2006 l'adaptation de la série télé des années 70, **Dallas**, pour le grand écran. Mais l'aventure a tourné court. Après des difficultés de casting et de scénario, puis une interruption pour grossesse, la réalisatrice a abandonné le projet en 2007. À ce jour elle reprend le thème du mariage à la mode indienne, mais mitonné à la sauce *serial killer*, pour un film en pré production : **It's a Wonderful Afterlife**, et songe à Bollywood.

1) Propos recueillis par Marc Kressman, Festival de Dinard 2002, voir le site Alice : <cinema.aliceadsl.fr>.

Un film personnel pour large public



Lancement de la publicité Armani avec David Beckham.

« Mes deux premiers films n'étaient sortis que dans des circuits art et essai très limités, et je voulais que le prochain soit vu dans des multiplexes. J'avais envie de faire un film très personnel, mais qui puisse plaire à un très large public. J'ai donc combiné la passion des Anglais pour le football et la passion des Indiens pour le mariage. Je n'étais pas branchée football, mais j'étais assez admirative de l'impact de ce sport, de ce qu'il représente, c'est-à-dire la fierté du pays. Le football est plutôt une affaire d'hommes, et je voulais renverser cela en axant le film sur une jeune Indienne. C'est une métaphore sur les femmes qui essaient de réaliser leurs rêves dans un monde dominé par les hommes », a expliqué la réalisatrice lors du Festival du film britannique de Dinard, où elle obtint le prix du Public en 2002. Elle a inclus un bon nombre d'éléments autobiographiques tant dans le scénario écrit avec son époux Paul Mayeda Berges, que dans les décors. Comme la mère de Jess dans le film, la sienne était obsédée par son futur mariage, au point d'aller en Inde lui acheter robe et bijoux de mariage alors qu'elle n'avait

que cinq ans. Elle voulait qu'elle apprenne à faire la cuisine pour devenir une bru parfaite, et Gurinder refusait avec énergie, considérant que l'on doit faire ce que l'on veut plutôt que suivre le chemin tracé. Les relations de Jess avec son père sont elles aussi inspirées de l'adolescence de la réalisatrice. Les extérieurs du film ont été tournés en décors naturels dans le quartier de West London où elle a grandi. Les maisons sont celles de Houslow, Heston ou Southall. On reconnaît la raffinerie de Southall à l'arrière-plan d'un stade. Gurinder arpentait dans sa jeunesse Broadway Avenue, où la sœur de Jess fait du shopping. Les intérieurs, qui ont été reconstitués en studio (Shepperton, Londres) sont une reproduction fidèle de maisons indiennes. La plupart des objets de la scène de mariage viennent de sa mère qui joue dans cette scène avec d'autres membres de sa famille et des invités venus avec leur propre costume.

L'accord de ... Beckham

L'idée de situer son intrigue dans le monde du football lui est apparue pendant la Coupe du monde de 1998 où elle a été stupéfaite de voir des hommes pleurer de l'élimination de l'Angleterre. Pour l'écriture du scénario, la réalisatrice a assisté à la Coupe du monde féminine. Elle a choisi Beckham comme idole de son héroïne car « avant lui, les footballeurs avaient la réputation d'être des machos, des dragueurs qui boivent de la bière. Et il est arrivé : un homme qui mange sainement, qui aime sa femme, un père de famille idéal, qui porte des jupes et adore être une icône gay et qui le dit à la télévision. » Après avoir lu la toute première version du scénario en 1998, au moment où il était considéré par les supporters britanniques comme l'un des responsables de l'élimination de l'Angleterre, il a donné son accord pour l'utilisation de son nom et de son image sans la moindre contrepartie financière. Il voulait jouer dans le film, mais les emplois du temps respectifs ne l'ont pas permis. Il fut remplacé par un sosie et sa femme, l'ex-Spice Girl/Victoria Adams Beckham, fait une petite apparition. La réalisatrice a engagé l'entraîneur Simon Clifford, déjà consultant sur le film *There's Only One Jimmy Grimble*, pour faire travailler Jess, Keira, Shaznay selon la méthode brésilienne du « futsal » (futebol salão) pendant dix semaines afin qu'elles soient à l'aise avec le ballon et puissent faire des passes. De véritables joueuses des clubs londoniens tels que Queens Park Rangers et l'Academy d'Arsenal ont complété l'effectif des équipes. Jonathan Rhys Meyers (Joe) qui a participé à l'entraînement des filles, s'est inspiré de leur entraîneur. Difficile à financer, le film a un budget restreint. Limité à trente-cinq jours, le tournage a bénéficié du temps exceptionnellement ensoleillé de l'été 2001. Le chef opérateur a mis au point une caméra spéciale baptisée la « Weego » afin de pouvoir filmer les scènes de matchs au niveau des pieds. Elle ressemble à une *steadycam*, mais devait être portée par deux techniciens au ras du sol. Il a fallu couper une heure au montage. Sorti en avril 2002 en Grande-Bretagne, *Joue-la comme Beckham* y a connu un succès public phénoménal, surprise du box office (11 millions de livres en deux mois).

Entre cultures multiples et stéréotypes



Jess

« Si on me trouve un mari, est-ce qu'il me laissera jouer au foot ? », confie Jess au poster de Beckham au début du film. Plus tard, elle osera espérer épouser un Indien qui ressemble à Joe et pourra envisager le mariage avec ce dernier. Mais elle ne le fera pas sans en parler auparavant à ses parents. Si Jess évolue au cours du film, jusqu'au bout elle ne veut pas heurter les siens. « C'est notre culture », dit-elle dans le vestiaire. D'ailleurs, elle s'adresse au poster de Beckham comme sa mère au portrait de Gourou Nanak... Nulle place pour la sexualité dans ses rapports avec les garçons de sa communauté avec qui elle joue, et mal leur en prend s'ils transgressent (voir le ballon qu'elle envoie sur les parties de l'un d'entre eux). « Tu ne devrais pas dire ça », reproche-t-elle à Joe quand il traite son propre père d'« enfoiré ». Certes, elle trouve souvent que « c'est injuste », mais ne se révolte pas. Sérieuse, elle ne couche pas avec les garçons, réussit ses examens, et s'apprêtait à commencer des études de droit. Si elle ment souvent, elle renonce à la finale et à sa carrière pour le mariage de sa sœur, et n'y va qu'après avoir obtenu l'autorisation du père. C'est la pratique du football qui la fait sortir du chemin professionnel qu'on lui avait tracé. C'est le foot qui lui permet aussi de sortir de sa communauté en devenant amie avec Jules, l'Anglaise de souche. Il lui permet de surmonter le complexe de sa cicatrice, important chez les Sikhs¹, en l'obligeant à jouer en short. Ce ne sont pas les saris chatoyants, les souliers fins ni les bijoux qui l'aident à s'assumer en tant que femme. Après un match en Allemagne, elle apparaît pour la première fois très sexy dans une robe d'emprunt et elle embrasse Joe, avant de reconnaître qu'elle veut partager sa vie avec lui.

Jules (ou Jul)

Autant Jess, l'Anglo-Indienne, est brune aux cheveux longs, autant Jules, l'Anglaise, est blonde à cheveux courts. Contrairement à ce que pense sa mère, malgré ses pantalons et ses shorts, avec sa silhouette et son charme de mannequin androgyne, elle est très féminine. Loin d'être insensible aux garçons, ou lesbienne, elle est follement amoureuse de Joe. Ce qu'elle ne supporte pas chez les garçons, c'est « qu'ils se croient plus forts ». Un brin féministe en quelque sorte. Fille unique de famille très aisée, à qui on n'interdit pas de jouer au foot, elle a bien de la chance, pense Jess. Mais ce n'est



qu'apparence. Elle sait que sa mère n'accepte pas non plus en son for intérieur qu'elle joue au foot, et elle ne cesse de la harceler via les vêtements, le décor de sa chambre... Elle déprime, quand elle se sent trahie par son amie qui lui préfère Joe, mais sera loyale et ira la chercher pour jouer à la demande de ce dernier. Elle n'a de regard que pour Beckham lorsque Jess et Joe s'embrassent à l'aéroport: sa passion du foot et sa carrière passent avant tout.



Joe

Joe se veut un entraîneur sérieux et très professionnel. Il n'a au départ pas de temps à perdre avec cette Indienne inconnue, mais reconnaît son talent dès qu'il la voit jouer. Il sanctionne quand nécessaire, ne doit montrer aucune préférence en inculquant les règles aux joueuses. Bref, il se veut fort, à la bonne distance et juste envers les filles de l'équipe, comme il voulait se montrer fort aux yeux de son père. Il affirme ne pas avoir besoin de sa famille, et parle d'expérience lorsqu'il conseille à Jess : « Si tu passes ta vie à contenter tes parents, tu vas finir par les détester ». Ses propres cicatrices, morales et physiques, sont pires que la brûlure de Jess. Celle de sa jambe, qui l'a obligé à abandonner la pratique du foot, est due à son père qui l'a poussé à se surentraîner, le trouvant trop chétif. C'est à la demande de Jules qu'il a pu se reconstruire en montant l'équipe de foot féminine, après avoir sombré un an dans l'alcool. Au contact de Jess, la carapace qu'il s'est forgée se fissure. Il enfreint d'abord la distance affective et sexuelle qu'il s'imposait à l'égard des joueuses. Puis, après avoir avoué qu'il trouve que Jess a de la chance d'avoir une famille qui s'occupe autant d'elle, il lui

apprendra, à l'aéroport, qu'il a renoué avec son père. À la fin de l'aventure, il joue au cricket comme un enfant avec le père de Jess qui se comporte avec lui comme un entraîneur bienveillant, voire un père. Nullement macho, il respecte les filles et n'abandonne pas l'équipe féminine pour le poste plus prestigieux d'entraîneur de l'équipe masculine. Il ne fait rien, au contraire, pour entraver la carrière de Jess, qui l'éloigne pourtant géographiquement de lui. En tant qu'Irlandais, il occupe une position intermédiaire entre Jules et Jess, ni Anglais, ni immigré, il a été lui aussi victime d'une forme de racisme.



La mère de Jess

Particulièrement stéréotypée, elle est l'immigrée indienne qui ne sort pas de sa communauté, même si elle parle parfaitement anglais et vit confortablement. Mère au foyer (après avoir travaillé à mi-temps quand Jess a eu son accident domestique), elle cuisine indien, va au temple, s'adresse directement à Gourou Nanak, regarde des émissions indiennes à la télé, s'habille en sari. Son obsession est d'éduquer ses filles en vue d'un mariage avec un Indien (sikh ou « rasé », surtout pas musulman), et de réussir la cérémonie. Elle redoute le regard de la communauté, à juste titre d'ailleurs, comme le montre l'attitude de la future belle-mère de Pinky. Si montrer son nombril n'aurait rien de choquant, Jess ne saurait montrer ses cuisses en public. Ses préjugés et son ignorance à l'égard des Anglais n'ont d'égal que ceux de la mère de Jules à l'égard des Indiens. Elle crie beaucoup, mais n'a guère d'autorité sur ses filles, laissant même entendre qu'elle n'était pas dupe des mensonges de Pinky et son fiancé. Elle suit ce que décide son époux et s'épanouit en tricotant pour le futur bébé de Pinky, tandis que Jess s'entraîne dans une université américaine.

Le père de Jess

Fidèle à son origine sikhe, il ne se rase pas et ne quitte pas son turban qui cache des cheveux jamais coupés, mais porte une tenue à l'occidentale, typique d'employé d'une compagnie aérienne. Plus complexe que son épouse, il appartient aux deux mondes. Certes il la soutient et la relaie même auprès de Jess. Mais il se sent plus proche d'elle, se souvient d'avoir eu le même rêve avec le cricket, sait reconnaître son talent et agit par amour, preuve d'ouverture d'esprit en déclarant à la fin du mariage de Pinky : « *Je ne veux pas que notre Jess souffre. Je*



veux qu'elle se batte et qu'elle gagne. Nous n'avons pas le droit de l'en empêcher. » Nul doute que c'est grâce à lui que Jess épousera Joe.

Paula, la mère de Jules

Tout aussi aimante et attentive que celle de Jess, la mère de Jules n'est pas plus gâtée par la réalisatrice. Caricature de la bourgeoise anglaise qui se veut moderne et sans préjugé, elle est tout aussi rétrograde qu'elle, déformant en toute inconscience le prénom indien de Jess. Profondément choquée par l'attrait de sa fille pour le foot (« *La Spice Girl sportive est la seule sans mec* »), elle tente en vain de s'y intéresser, mais ne dépasse pas le « stade du pot de moutarde » et s'habille pour le match comme pour un concours d'élégance dans les tribunes d'Ascott... Elle ne comprend rien aux goûts et sentiments de sa fille, comme l'illustre sa méprise sur ses relations avec Jess. Certes elle lui offre un maillot de foot à la fin, mais on sent que ce n'est toujours pas en quelque sorte sa tasse de thé.



Le père de Jules

Particulièrement insignifiant, c'est l'Anglais moyen, amateur de foot, mais sans folie. On ne le voit que dans des moments de loisirs, ravi de jouer au foot avec sa fille et d'aller la voir jouer, sans pour autant être vraiment irrité par son épouse, à qui il recommande tout au plus de laisser Jules tranquille.

1) Voir pages 22-24.

La liberté au fond des filets



1 0h 00'00

Générique sur retransmission d'un match de foot avec Beckham et Jess Bahmra. Dans le studio TV, éloge de Jess et fureur de la mère. Elle entre dans la chambre de Jess et l'arrache à sa télévision.

2 0h 2'55

Titre.

3 0h 3'02

Jess part faire du shopping avec sa sœur Pinky.

4 0h 4'26

Jules et sa mère Paula dans un magasin de lingerie.

5 0h 5'14

Dans la rue, les deux sœurs rencontrent Tony et sa mère.

6 0h 6'11

Dans le parc, Jules fait la connaissance de Jess qui joue au foot avec ses copains.

7 0h 7'13

L'arrivée du père dans sa chambre interrompt le dialogue de Jess avec le poster de Beckham.

8 0h 7'50

Jess l'aide à décorer la façade, puis participe aux fiançailles de Pinky.

9 0h 9'40

Partie de foot de Jess dans le parc, sous le regard de trois filles. Jules lui propose de rejoindre son équipe.

10 0h 11'37

Au stade, Jess vient à bout des préjugés de l'entraîneur Joe.

11 0h 15'05

Inquiétude de Paula sur la féminité de sa fille Jules qui joue au foot avec son père.

12 0h 16'03

Joe remet une tenue de foot à Jess qui est gênée dans les vestiaires.

13 0h 16'55

Joe convainc Jess de se montrer en short lors de l'entraînement avec les Harriers.

14 0h 19'41

Dans le parc, la mère surprend Jess en short avec ses copains, puis, à la maison, lui interdit le foot.

15 0h 20'30

Dans le parc, Tony puis Jules conseillent à Jess de désober en faisant croire à ses parents qu'elle a un job.

16 0h 22'21

Jess ment et s'adonne à sa passion. Cependant, quand Jules joue au foot avec son père, Jess apprend la cuisine avec sa mère.

17 0h 23'52

Dans sa voiture, Pinky en pleins ébats avec son fiancé reçoit un appel de sa mère lui demandant d'aller chercher sa sœur au travail.

18 0h 26'19

Dans les vestiaires Jess parle des règles de sa communauté avant de rentrer seule.

19 0h 27'14

À la maison, Pinky couvre sa sœur.

20 0h 28'10

La couturière prend les mensurations de Pinky et Jess.

21 0h 30'37

Jess va s'acheter des crampons avec Jules. Au retour, désolation de la mère découvrant son achat.

22 0h 32'40

Pendant l'entraînement, Jess est punie puis reconfortée par Joe.

23 0h 35'11

Première visite de Jess chez Jules qui lui prête des chaussures pour le mariage.

24 0h 37'22

Dans la rue, la future belle-mère de Pinky les voit chahutant enlacées.

25 38'11'00

Elle rompt les fiançailles de son fils. Pinky se venge de l'« inconduite » de Jess en révélant le mensonge de sa sœur.

26 40'41'00

Pinky éplorée, Jess privée d'entraînement.

27 41'44

Joe vient plaider en vain la cause de Jess auprès de sa famille.

28 43'46'00

Avec l'aide de sa sœur, Jess part jouer à Hambourg.

29 46'12'00

Alors que son père découvre la supercherie, les footballeuses vont en boîte et Jules laisse éclater sa jalousie en découvrant que Jess embrasse Joe.

30 50'40'00

Jess récupérée par sa famille.

31 52'51'00

Jess va discuter avec Joe au club puis va s'excuser chez Jules où la mère les prend pour des lesbiennes.

32 59'29'00

Dans le parc, Jess et Tony se confient leurs secrets : elle aime Joe et il est homo.

33 1h 00'00

Avec la complicité de sa sœur, Jess part au match, mais son père découvre la supercherie.

34 1h01'40

Sur les gradins, il ne peut cacher sa sympathie pour Jess.

35 1h04'18

Dans les vestiaires Joe réprimande Jess qui sort s'expliquer avec lui sous le regard du père.

36 1h05'37

Nouvelle demande en mariage de Pinky. La date de la cérémonie tombe le jour de la finale.

37 1h08'00

Explication Joe/Jules au club, puis celle-ci va en vain chercher Jess, interdite de foot par son père.

38 1h10'37

La mère de Jules tente de s'initier au foot.

39 1h11'52

Jess et ses parents apprennent son succès aux examens.

40 1h12'50

Tandis que Jess vaque aux tâches ménagères, Jules informe Joe et s'entraîne.

41 1h14'03

Alors que l'équipe s'entraîne, Jess participe aux préliminaires du mariage.

42 1h16'11

Joe vient pendant cette fête plaider en vain sa cause auprès du père de Jess, puis révèle à cette dernière qui l'a rejoint qu'il y aura un recruteur américain à la finale.

43 1h19'29

Jules part au match avec ses parents en voiture tandis que la mariée attend sa Rolls.

44 1h20'05

Pendant le match, Jess souffre au mariage, jusqu'à ce que le père cède grâce à l'intervention de Tony.

45 1h22'06

Le match et la fête continuent, tandis que Jess et Tony roulent vers la finale.

46 1h22'56

Jess triomphe sur le terrain comme sa sœur à la fête.

47 1h26'41

Dans les vestiaires, Jess remet son sari. À la sortie, Joe leur apprend qu'elles sont recrutées par Santa Clara. Elles s'embrassent sous les yeux atterrés des parents de Jules.

48 1h27'26

Jules avec ses parents inquiets et Jess rayonnante au mariage.

49 1h28'49

Sa mère accompagne Jules au mariage où une bagarre éclate.

50 1h29'15

Alors que Pinky prend congé, irruption de Jules et de sa mère qui fait scandale en traitant Jess de lesbienne.

51 1h30'32

Explication entre Pinky et Jess puis entre Jules et sa mère.

52 1h31'39

Devant les derniers invités, Tony annonce son mariage avec Jess qui en dévoile la raison. Le père cède.

53 1h35'50

Jess en informe Joe mais refuse son amour pour ne pas heurter ses parents.

54 1h37'40

À l'aéroport, Jess et Jules avec leurs familles, puis Jess rejoint Joe, tandis que passe Beckham. Les deux filles saluent leurs accompagnateurs.

55 1h40'46

Comme les parents de Jules, la mère de Jess et sa sœur enceinte admirent les cadeaux venus d'Amérique, tandis que le père joue au cricket avec son gendre et Joe.

56 1h 42'03

Générique illustré.



Durée totale DVD : 1h 47'45

Des règles classiques qui fond recette



La dramaturgie s'appuie sur des règles classiques qui ont maintes fois fait recette au cinéma : structure ternaire utilisée avec grande habileté et efficacité, identification, ainsi que maintes astuces de scénario connues pour leur efficacité et leur capacité à captiver les spectateurs.

Dans son **premier acte** (séq. 1 à 9), d'une durée de 11'37", Gurinder Chadha expose les *informations* permettant de découvrir les personnages et comprendre vers quoi ira l'intrigue. Jess, présente dans huit séquences sur neuf, se détache aisément en tant que *personnage principal* dont on épousera le point de vue, suivie de sa sœur (Pinky), sa mère, son père, son ami Tony, et enfin Jules et sa mère, tous très typés. La passion de Jess pour le foot et l'opposition de sa mère au nom de la tradition indienne sont données dès la première séquence, puis déclinées dans les autres. Les germes d'un *conflit* sont en place. *L'élément déclencheur* est, conformément aux règles, amené dans la dernière séquence (9) de cette exposition, par Jules proposant à Jess de rejoindre son équipe de filles et son entraîneur. L'art de la scénariste vient de ce qu'elle réussit à faire passer tout cela sans en avoir l'air... Elle inclut ces données dans des scènes d'action variées (scènes de foot, de courses, décoration de la façade avec le père, fiançailles « indiennes » de la sœur) et des scènes de conflits (interview puis irruption de la mère de Jess dans sa chambre, de la mère et ses deux filles, de Jules et sa mère...) pimentées de comique (rencontre avec Tony portant du papier toilette aux côtés de sa mère dans la rue, la mère de Jules et le soutien-gorge gonflable, propos salaces des copains de foot de Jess...). Elle va jusqu'à débiter par une *accroche en forme de leurre*, puisque

tout donne à croire que Jess joue dans le match avec Beckham, jusqu'à ce que sa mère entre dans sa chambre et l'arrache à la télévision.

Quatre temps forts

Le **deuxième acte** (10 à 43), beaucoup plus long (71'), commence par un temps fort (nœud dramatique) : l'entraîneur Joe engage Jess dans l'équipe de Jules. Cette séquence va enclencher l'action dans de nouvelles directions, donnant naissance à une intrigue principale et deux intrigues secondaires qui vont s'entrecroiser et rebondir les unes sur les autres. Jess osera-t-elle devenir joueuse de foot professionnelle, ou fera-t-elle des études de droit pour devenir avocate et se marier avec un Indien conformément à la tradition, comme le souhaitent ses parents ? Comment va évoluer la relation Jules, Jo, Jess ? Quelles conséquences sur le futur mariage de Pinky dont la future belle-mère est très attachée aux traditions ? L'intrigue principale s'articule autour de quatre temps forts. Premier : sa mère la surprend en short et lui interdit le foot (15). Deuxième : alors qu'elle a joué en cachette (16), sa sœur la dénonce (25) et elle est interdite de rejoindre l'équipe. Troisième : en lisant son journal son père découvre qu'elle joue en Allemagne (29). Quatrième : pendant le mariage, le revirement de son père qui l'autorise à aller jouer (44). Chacun d'entre eux accentue la tension et relance le suspens. Que fera Jess ? Sa sœur la dénoncera-t-elle ? Se fera-t-elle prendre ? Arrivera-t-elle à temps pour jouer ? Va-t-elle réussir son match ? Sa mère va-t-elle découvrir son départ ? L'intrigue secondaire a agi sur la principale quand la future belle-mère de Pinky croyant

avoir vu Jess embrasser un Anglais (au lieu de Jules) rompt le mariage (24-25), et provoque ainsi la dénonciation par sa victime. La principale agit sur la première, par exemple quand après le match en Allemagne, Jules se fâche avec Jess (29)... La tension atteint son point maximum pendant le mariage monté en parallèle avec le match (46). De façon très efficace, le contraste entre la tristesse résignée de Jess et la joie éclatante de sa sœur poussent logiquement son père à mettre fin au conflit qui anéantit sa cadette, en l'autorisant à aller jouer. Tous les conflits (Jess pourra-t-elle partir aux États-Unis avec Jules ? aimer Joe ?) ne sont pas résolus pour autant et la scénariste, jouant avec les nerfs du spectateur, se garde d'accélérer le rythme pour arriver à leur dénouement. Elle fait durer le mariage, et en rajoute avec l'irruption de la mère de Jules (50) quand tout semblait s'apaiser à la fin des festivités...



Happy end

Le **troisième acte** (44 à 55 - 22' env.), dénouement heureux construit en trois temps, tient le spectateur en haleine jusqu'au bout. Tout d'abord, après le départ des mariés, devant un cercle familial et amical restreint, Jess obtient de son père et sa mère le droit de partir étudier le football aux États-Unis (54). Puis à l'aéroport avant son départ avec Jules, elle concrétise son amour pour Joe en l'embrassant, sans que l'on voie la réaction de sa famille (54). Enfin l'épilogue (55) nous montrant quelques mois après le père qui joue au cricket avec son gendre et Joe, une photo de l'équipe de Jess, sa mère et sa sœur enceinte radieuses nous rassure complètement : tout laisse à penser que la profession de footballeuse et son mariage avec Joe sont acceptés par les siens. Et le spectateur ne peut être que ravi de ce happy end tant attendu !

Méprises et coïncidences

Pour aboutir à une identification forte avec Jess, Gurinder Chadha a pris soin de la rendre digne d'estime : belle, sympathique, aussi douée pour les études que pour le foot, ne voulant pas peiner ses parents, certes menteuse, mais comme tout le monde... Digne aussi de compassion avec sa cicatrice à la jambe, ses parents un peu bornés, et sa situation sociale inférieure à celle de Jules... Comment ne pas être pris dans son dilemme : faire plaisir à ses parents qu'elle aime ou vivre sa vie ? Le contraste avec sa sœur Pinky qui fait souvent fonction

de contre-identification contribue à nous pousser encore plus vers elle.

Méprises, malentendus, quiproquos sont souvent convoqués avec leurs effets comiques et dramatiques. Ainsi la méprise sexuelle de la future belle-mère de Pinky qui prend Jules pour un garçon fait rire, mais provoque un drame avec la rupture des fiançailles. De même la méprise de la mère de Jules sur l'homosexualité des deux filles, brillamment retournée avec l'annonce imprévue de la réelle homosexualité de Tony, la fait souffrir et amuse le spectateur ! La méprise totale des vieilles Indiennes quand au sens du mot « lesbienne » déclenche à coup sûr les rires. Maintes coïncidences créent une tension dramatique, comme lorsque le père découvre par hasard sur son journal la présence de Jess dans l'équipe qui joue en Allemagne au moment où elle vient de téléphoner de chez ses soi-disant cousins... Le jour du mariage tombe le jour de la finale, permettant une intensité dramatique maximale, via le montage alterné mariage/match. Autres coïncidences : Jules et Jess aiment le même garçon ; Joe a une cicatrice à la jambe comme Jess ; Beckham débarque à l'aéroport quand Jess et Jules embarquent ; le père a connu dans sa jeunesse des humiliations identiques à celles de Jess qui se fait traiter de « paki » (pakistanaise ?) sur le terrain... Le rapprochement du père avec Joe est d'autant plus acceptable qu'en tant qu'Irlandais, Joe est aussi un peu étranger à l'Angleterre, ne serait-ce que par son accent, et le père indien est un ancien sportif...

Le secret lui aussi est bien utile pour créer un suspens : la sœur au courant du mensonge de Jess la trahira-t-elle ? La mère non informée du départ de Jess qui la cherche pendant le mariage va-t-elle découvrir la vérité ?

Nul ne peut nier que Gurinder Chadha ne soit une grande professionnelle du scénario...



Séquence 46 – (De 1h 25'15 à 1h 26'15)

Jess vient d'obtenir de son père l'autorisation de quitter le mariage de sa sœur pour participer au match qui peut la qualifier pour jouer aux États-Unis. Suite à une faute adverse, elle va tirer un coup franc devant les buts.

Un but pour changer une destinée !



Plan 1 - La caméra prend les cinq joueuses formant le mur devant le but adverse en plongée verticale presque à 180°. Un mouvement de grue l'abaisse progressivement au niveau du groupe, pris de face, en légère contre-plongée. Ce mouvement souligne l'importance du moment, mais donne surtout un point de vue extra-terrestre, quasi divin. Une idée de destin pèse sur ce qui va suivre. Nous ne sommes pas dans le quotidien mais dans un monde susceptible de s'affranchir des lois physiques ordinaires, ce que confirme un chant à la tonalité sacrée qui commence à s'élever et durera jusqu'à la fin.



Plan 2 - Toujours sur le même fond musical, le gros plan du visage de Jess, contrechamp du 1, dénote la concentration du personnage, l'importance de l'enjeu, la volonté farouche d'affronter cette épreuve décisive, de mettre toutes les chances de son côté. Le regard s'abaisse un instant sur le ballon, mesurant à l'avance l'impact nécessaire du coup de pied à donner. À l'inverse du plan 1, nous sommes ici en plein réalisme psychologique : l'angoisse et le calcul de la footballeuse au moment du coup-franc.



Plan 3 - Insert apparemment banal, fonctionnel, du ballon sur la pelouse. Il symbolise évidemment l'obsession de Jess. Il est vu d'un lieu, au ras de la pelouse, qui n'est ni le regard de Jess, ni la vision objective et nécessairement distante d'un reportage télévisuel. Il relève de la volonté de dramatisation et d'arracher cet épisode au simple réalisme, au constat. Nous sommes bien, cinématographiquement parlant, dans un autre univers, mental. L'image ne reflète pas le réel mais l'imaginaire de Jess.



Plan 4 - Nouveau gros plan de Jess, reprenant le cadre du plan 2 en plus large, insistant donc moins sur la concentration de la joueuse. C'est au contraire un moment de déconcentration marqué par l'étonnement devant ce que découvre hors champ Jess (qui reste dans notre esprit le « mur » du plan 1). Si elle ne se frotte pas les yeux, elle semble ne pas les croire. Ce plan fait naître une interrogation chez le spectateur : quel événement extraordinaire se passe dans ce hors champ ?



Plan 5 - Contrechamp du précédent. En toute logique, nous devrions retrouver la fin du plan 1. L'axe est le même, avec en arrière-plan les buts et la tribune, mais cinq femmes âgées en costume de fête, chantant, ont remplacé les six joueuses. On reconnaît la sœur, la mère et des tantes de Jess. Un travelling-avant prolonge le désir de celle-ci (et du spectateur) d'identifier cette image. Nous voici pleinement dans l'imaginaire de l'héroïne qui projette cet obstacle mental sur le réel : d'abord quasi neutres, les visages de la famille expriment désapprobation et menace.



Plan 7 - Après un retour au visage étonné de Jess (plan 6, *idem* que 4, non reproduit), scrutant avec plus d'acuité encore ce qu'elle voit, retour au « mur » de joueuses devant les buts. Le cadre nettement plus large inclut les alentours de la tribune, spectateurs, barrière, maison en arrière-plan. Ce contexte ramène à la réalité du match, comme si Jess avait réussi à chasser un mirage.



Plan 9 - Après un nouveau gros plan (8 non repr.) du visage de Jess reprenant 4 et 6, brève image de la fête, avec la mariée, Pinky (qui occupait le centre du groupe du plan 5) dansant avec le marié. Atmosphère de réjouissance insouciance, de musique, de plaisir (déjà perçue dans ce qui précède immédiatement la séquence) qui contraste avec celle du stade à cet instant. Rapproché du plan 5, ce plan prend aussi un côté subjectif, rappelant à Jess une certaine culpabilité, ou du moins responsabilité vis-à-vis des siens : le tir qui va suivre doit justifier son absence au mariage de sa sœur.



Plan 10 - Le retour au réel est marqué cette fois par un gros plan de Joe, d'une valeur (largeur/hauteur du cadre) équivalente de celle du plan 2 de Jess. Relais de celle-ci, dont il partage l'inquiétude, son regard est en même temps extérieur : celui d'un spectateur (du spectateur).



Plan 11 - C'est d'ailleurs aux spectateurs (ceux du stade), dans la tribune, où l'on distingue au centre les Paxton. Leur attitude et leurs visages reflètent les sentiments du spectateur dans la salle : Paula manifeste inquiétude, incompréhension, distance. C'est la part du spectateur encore réticente à entrer dans la passion du foot de Jess. Le père de Jules, Alan, est au contraire déjà acquis, savourant le spectacle : état d'esprit que le film vise à nous faire partager.



Plan 12 - Comme Joe, Tony sert de relais, élément transitoire destiné à nous faire passer du sentiment de Paula à celui d'Alan. Si on retrouve l'inquiétude de la première, Tony est tout acquis à la passion de Jess. L'inquiétude qu'il nous fait partager est celle de la voir échouer, d'autant qu'il partage sans doute, intérieurement, le dilemme de sa jeune amie. S'il n'a pas vu ce qu'elle voit au plan 5 (les femmes de la famille), il peut aisément l'imaginer, d'autant que nous le gardons, nous, à l'esprit, conscients que ce peut être source d'échec pour Jess.



Plan 13 - Autre plan relais du visage de Jules, de profil, avec d'autres joueuses en enfilade en arrière-plan. Point de vue extérieur indéterminé qui pourrait être celui de Tony, ou non. Elle regarde avec tension et appréhension dans la même direction que Tony, mais son regard, l'expression de son visage, sa bouche, n'indiquent aucune ambiguïté : seul compte pour elle le jeu. Le spectateur est ainsi ramené au cœur même de la passion de Jess, que nous partageons via celle de Jules.



Plan 15 - Après un nouveau retour à Jess concentrée sur son action (plan 14, non repr. reprenant les plans 6 et 8), nous retrouvons, comme au début du plan 1, une plongée verticale, mais plus radicale, à 180°, sur Jess. Angle inusité dans le reportage, qui renvoie de nouveau à une vision hors du quotidien, d'un ordre supérieur : destin, Providence ? La vie de Jess se joue au terme de cette course vers le ballon... La durée (réelle) de cette course fait entrer le spectateur dans un suspense : par une sorte d'effet mécanique nous (le spectateur) espérons de tout cœur que Jess réussisse. Nous voici pleinement acquis.



Plan 16 - Comme le plan 3, cet insert du ballon avec les pieds de Jess échappe également au point de vue du reportage. La frappe du ballon prolonge à la fois le suspense et notre désir, notre volonté même que ce ballon traverse la défense adverse jusqu'au gardien de but et finisse au fond des filets.



Plan 17 - Alors que la suite logique du plan **16** consisterait à voir le ballon frappé par Jess décoller, suivent quatre plans dont il est physiquement le grand absent. Ici, le « mur » des filles le regard fixé vers la droite et vers le haut, c'est-à-dire vers le ballon. La caméra s'avance lentement vers le but avec un mouvement vers la droite, contournant le groupe et se rapprochant du gardien. Sans que cela soit explicite et précis, le point de vue se déplace selon la trajectoire supposée du ballon. Le spectateur occupe une place imaginaire, celle d'un ballon lui-même imaginé.



Plan 18 - Plan rapproché de profil de Mel, suivant elle aussi le ballon. La durée de ces deux plans (et du suivant) ajoute à l'effet d'irréel (et au suspense).



Plan 19 - En gros plan de dos, les filles du « mur » dont les têtes tournent au fil supposé de la trajectoire du ballon. L'effet reste le même, mais le mouvement collectif et mécanique ajoute une nuance comique qui fait succéder à la tension et l'attente une certaine euphorie.



Plan 21 - Après un bref retour au regard attentif de Joe (plan **20**, non repr., reprenant le **10**), voici, en contrechamp, l'aboutissement de la chaîne reflétant le trajet du ballon : sa réception par le gardien. Le choix d'un objectif grand angle donne au geste de ce dernier à la fois l'ampleur qui sied à la situation et une exagération qui prolonge la tonalité comique du **19**. De nouveau le ballon reste invisible et c'est cette fois indubitablement du point de vue du ballon qu'est observé l'effort du gardien, l'irréel se mêlant à une grimace burlesque qui exprime la surprise.



Plan 22 - Retour du ballon, bien réel, mais filmé ici encore d'une manière qui échappe au reportage traditionnel, d'une façon plus rapprochée que ne pouvait le saisir une caméra de télévision, incapable de prévoir qu'il se logerait dans un espace aussi précis. Rétrospectivement, le spectateur peut alors reconstituer le trajet du ballon et le tir de Jess : un tir courbe contournant le « mur » à la fois par le haut et le côté (voir plans **17**, **18** et **19**). Une spécialité de David Beckham : *she bent it like Beckham* !



Plan 23 - Alors que l'on attendrait une explosion de joie de la part du public, à peine perçu à travers le chant, du match et des joueuses du club de Jess, c'est brusquement un plan de la fête du mariage, où Teets, en dansant, porte en triomphe Pinky. Ce raccord *cut* substitue littéralement une sœur à l'autre, égalant l'exploit de Jess à la joie de Pinky. En cet instant, dans ce plan, se réalise le rêve de chacune. Le bonheur de Jess va sans doute pouvoir prendre corps sans gêner celui de sa sœur (et de la communauté sikh).



Plan 24 - L'euphorie de la fête du mariage (mouvement tournant, chatoiement des couleurs, musique, chants...) se retrouve dans l'explosion de joie sur le stade, marquée en particulier par les sauts de Jules, dont la passion pour le foot a toujours été marquée par le sens du collectif (c'est elle qui est allée chercher Jess)... Une allégresse qui, par ce montage et les plans qui suivront immédiatement, englobe toute les communautés : Sikhs, Anglais, adeptes du foot, de la cuisine ou des cérémonies familiales...

Le rêve à tout prix



Si l'on s'en tient à l'anecdote, on peut parfaitement imaginer une version réaliste de **Joue-la comme Beckham**, de type chronique familiale et sociale, telle qu'aurait pu le réaliser, puisque nous sommes en Angleterre, le Ken Loach de **Just a Kiss** ou le Stephen Frears de **The Snapper** ou **The Van**.

La première séquence de foot relève du reportage objectif, y compris l'intrusion dans le match de Jess (au visage encore inconnu), mais l'illusion documentaire s'efface dès l'intervention incongrue de la mère dans le débat télévisé, puis l'enchaînement des plans : entrée dans la chambre de Jess, puis le visage/poster de Beckham au dos de la porte faisant le lien entre deux gros plans de son visage. Plusieurs espaces se télescopent dans un montage rapide : celui du studio TV, celui du poster, celui de la chambre de Jess, celui de l'appartement d'où surgit la mère... Le montage rapproche, soude, fait communiquer des images conflictuelles et hétérogènes à la manière d'un collage. Gurinder Chadha a choisi une écriture proche du vidéo-clip, qui a touché (envahi ?) le cinéma dès les années 80. Plutôt qu'explorer une réalité donnée, ou donner le sentiment de la saisir sur le vif, il s'agit de créer cette réalité – la réalité du film – par les moyens du cinéma, en tout premier lieu le montage, comme dans les avant-gardes soviétique et française des années 20.

Tout le monde a un rêve...

Ce choix est évidemment lié à la volonté de la réalisatrice de réaliser un film, certes personnel, mais qui « *soit vu dans les multiplexes* ». **Joue-la comme Beckham** vise en priorité un public précis, une jeunesse nourrie de musique et dont l'esprit,

le goût, l'œil ont été formés depuis le plus jeune âge par la pub et le clip. En outre, le type de contenu véhiculé habituellement par cette esthétique du clip fait efficacement écho à la thématique du film : l'imaginaire et le rêve¹.

La confrontation rêve/réalité est au cœur du propos et de la mise en scène de **Joue-la comme Beckham**. Jess poursuit le rêve de devenir championne de foot comme son idole Beckham et ce rêve se heurte aux réalités, familiales, culturelles, sociologiques, biologiques... Ces réalités sont la résultante du rêve des autres, comme les préjugés contre la pratique du foot par les femmes, qu'il vienne des Anglais ou du milieu sikh. La mère de Jess, elle, rêve d'une fille bonne épouse et cuisinière, ce qu'accomplira Pinky. Quant au père, il a vu son rêve de champion brisé, et rêve d'éviter à sa fille une telle souffrance...

Pour faire entrer le public dans cet enchevêtrement de rêves, cette écriture clip met en forme la description du rêve à la fois individuel (Jess, Jules, Joe...) et collectif (les supporters), le foot. Pour entraîner l'esprit du spectateur, de l'amateur au plus réticent, à partager la passion du foot, la musique est un élément capital. C'est elle qui relie les images, les entraîne, et fait un tout d'une série de plans distincts et disparates. La succession de ces plans n'a plus besoin de liens logiques : elle ne raconte pas une histoire ou la chronologie d'un événement. Comme la succession des notes dans une mélodie, la séquence clip est abstraite : la forme des images importe plus que ce qu'elles montrent. La chaîne des images est également en homothétie avec la musique : à la scansion brutale de la batterie répond la coupe franche, le montage *cut*, à l'opposé du raccord invisible du cinéma classique.

Un besoin de dramatisation

Dans les premières scènes de foot dans le parc [6 et surtout 9], moyennement découpées, au montage libre et rapide, le brio de la circulation de la caméra et du montage renvoie à l'aisance du jeu qui reste prédominant. Plus tard, dans l'équipe des Harriers [10, 13], l'entraînement devient un pur prétexte à des variations géométriques : trajectoires et alignement des personnages, des pieds, des ballons, succession de coups de tête, dans une chorégraphie rappelant parfois celles d'un Busby Berkeley à Hollywood. À un enthousiasme un peu brouillon succède un sentiment d'harmonie apporté par la pratique du sport collectif. L'amateur de football proprement dit ne peut qu'être déçu par les phases de jeu filmées par Gurinder Chadha. Il y a deux façons de filmer un match de football. La première consiste à rendre compte visuellement de la manière la plus claire possible un événement qui est déjà un spectacle en lui-même : plans généraux en plongée (des tribunes) alternent avec des travellings en plan moyen des joueurs ballon au pied. La seconde consiste à insuffler aux images une dramatisation, un rythme, une tension et une exaltation par le montage, le choix des cadrages des points de vue (contre-plongée en particulier), de la grosseur des plans (de préférence en pied, rapprochés, voire gros plans). Si l'inexpérience des jeunes actrices justifie la seconde voie, malgré les conseils d'un professionnel², elle correspond également au besoin de dramatisation, le but n'étant pas de décrire les vertus esthétiques ou sportives du football. Il s'agit de donner l'illusion du foot au moyen d'artifices. Éléments significatifs, les buts marqués – tout particulièrement le coup franc final par lequel Jess obtient sa sélection – sont le plus souvent ramenés à deux phases se succédant rapidement sans solution de continuité : le coup de pied qui propulse le ballon et l'entrée de celui-ci dans les filets. L'entre-deux, c'est-à-dire la trajectoire de la balle, disparaît dans une ellipse. Le spectateur compense cette absence en l'imaginant. La jointure entre ces deux espaces est facilitée par le rythme, l'enchaînement des mouvements, et évidemment la musique, liant parfait, niant l'hétérogénéité des éléments.

Par ailleurs, le chef opérateur a inventé un appareil dérivé de la *steadycam* (Weego-Cam) permettant de faire circuler la caméra au ras du sol, accompagnant uniquement le ballon et les pieds des joueuses. L'action de celles-ci est réduite à un mouvement quasi abstrait coupé de ce qui l'ancrerait dans le réel : pieds et jambes sont séparés du corps et celui-ci de sa relation avec les autres joueuses. Or cette relation est un élément capital du « réalisme », au sens esthétique, mais aussi sportif, dans un jeu collectif comme le football.

À cette écriture « moderne » du clip³ s'oppose une écriture plus classique, utilisée pour le temps et l'espace du quotidien. Même la séquence des fiançailles est filmée de façon très traditionnelle en plans longs et champs-contrechamps. Le décor y est l'expression du rêve de chacun, opposant la chambre de Jess, avec son hôtel dédié à Beckham, où sa passion solitaire pour le foot se protège des intrusions, tandis que celle de Jules, plutôt ornée d'images de couples ou de groupe, est ouverte sur l'appartement familial.



Au-delà du happy end

Alors que c'est dans ces scènes à l'écriture classique que se jouent les moments décisifs de la vie des personnages, le style clip devient dominant dans le dernier tiers du film. Il culmine dans le très virtuose montage parallèle entre la fête du mariage et le match de foot. L'espace familial, voué à la quotidienneté, les règles, les rites et l'interdit (dominé par l'image du Gourou Nanak), est en connexion avec celui du plaisir du foot : progressivement tous les rêves se réalisent et se fondent.

Happy end s'il en est, qui aurait pu se suffire à lui-même, célébrant la victoire de l'imaginaire... Pourtant, Gurinder Chadha choisit de prolonger ce happy end plus guimauve qu'elle ne le dit par un générique où semble faire retour l'en-dehors du film, la réalité du tournage, chaque titre s'accompagnant d'une mini-scène de tournage. Si l'épilogue consacrait la victoire du cinéma, revenons, à la façon de Brecht, à la réalité ! Pourtant, cette conclusion qui baigne dans l'euphorie renvoie encore à l'imaginaire, puisque ne sont choisies que les images festives, authentiques ou (re)constituées dans ce but, montées elles-mêmes dans le style clip/pub. Au lieu de nous renvoyer, à la façon de la catharsis aristotélicienne (ou hitchcockienne), à la vie qui nous attend au sortir de la salle, Gurinder Chadha opte pour les charmes de l'illusion...



1) Un film récent, *Dancing Girls*, signé par Darren Grant, ancien réalisateur de pubs et de clips, avait pour slogan : « Tout le monde a un rêve... Réalisez-le ! »

2) Voir « Genèse », p. 3.

3) Il faudrait ajouter quelques stéréotypes visuels repérables dans de nombreuses séquences banales mais exaltant le plaisir (shopping, cuisine, jeu) : images prises au grand angulaire, contre-plongées, cadrages penchés, voire plongée à la verticale absolue, etc.

Et si le mal n'existait pas ?...



Gurinder Chadha n'a jamais caché avoir voulu réaliser un film optimiste, montrant, à travers l'itinéraire de Jess, qu'une immigrée, qui plus est femme, issue d'une communauté aux principes très stricts, pouvait réaliser son rêve et trouver sa place à la fois dans une société anglaise avec ses préventions à l'égard des « bronzés » et dans un milieu « viril », celui du football, particulièrement du football anglais. Le message est clair, généreux et habilement présenté. Non seulement elle trace de très attachants portraits de jeunes femmes, qu'il s'agisse de Jess ou de Jules, et de jeunes hommes à la fois énergiques et fragiles (Joe et Tony), mais elle dessine un réseau de relations sociales et psychologiques d'une grande précision. L'immigration n'est pas ici un simple phénomène sociologique, géographique et historique, mais un élément en quelque sorte inhérent à la nature humaine, à travers un principe d'exclusion/intégration qui affecte tous les personnages : Joe, irlandais, en conflit avec un père plus exigeant qu'aimant, Jules, pas assez féminine aux yeux de sa mère, Tony, homosexuel, Pinky, pas assez bien socialement pour la famille de Teets, etc. Celui qui en donne la clé est évidemment le père de Jess. Plus que son épouse, il représente à la fois l'exemple d'intégration sans renoncement à son identité sikhe¹, ses coutumes et sa culture, et sa contrepartie, l'abandon sage mais non dénué d'amertume profonde, du cricket, image de marque british par excellence. La victoire de Jess sera la sienne. Il est pourtant essentiel que l'histoire de cette adolescente entre deux cultures se situe dans le milieu sikh de Londres, où se mêlent et s'affrontent également des influences culturelles et religieuses. À quoi s'ajoutent les différences sociales entre les deux familles sikhes ou avec les Paxton.

Joue-la comme Beckham ne fait pas l'éloge béat du foot comme un idéal indépassable offert à l'admiration des foules. Malgré la référence à un champion comme Beckham, ce n'est pas l'obsession de la victoire qui est mise en avant, mais l'effort et l'esprit d'équipe. Si quelques buts sont marqués, de longs moments sont consacrés à l'entraînement collectif. C'est tout autant par souci de l'obéissance que pour respecter le choix de sa sœur que Jess renonce au match de sélection. C'est ce renoncement qui renvoie la père à son propre passé et entraîne sa décision.

Comme un conte de fées ?

Gurinder Chadha qualifie la fin du film d'optimiste, « *comme un conte de fées* », mais « *pas guimauve* ». Certes, mais c'est pourtant là que se situe la limite du film et de son système moral et esthétique. Comme tout adolescent, Jess se heurte à un certain nombre de règles édictées par la société, représentée par une autorité incarnée dans une figure paternelle. Le père de Jules est inexistant, tout comme le futur beau-père de Pinky, Jo et Tony trop jeunes. Reste Bhamra, qui concentre à lui seul l'application de la Loi, même si elle est souvent énoncée sous tous azimuts par la mère. Outre les épreuves sportives dont on ne doute à aucun instant qu'elle les emportera, Jess ne rencontre aucun obstacle solide : la jalousie de Jules retombe comme un feu de paille, les soupçons de Paula quant à l'homosexualité s'évanouissent dans le ridicule et, plus miraculeusement encore, l'erreur de la famille de Teets s'efface dans une ellipse du récit... Personne, dans **Joue-la comme Beckham**, n'incarne un vrai « méchant ». Même justifié psychologiquement, le revirement du père paraît lui aussi miraculeux. Une réplique, qu'aime citer la réalisatrice comme en résumant l'esprit, nous éclaire : « *N'importe qui cuisine l'aloo gobi, mais qui frappe le ballon comme Beckham ?* » Jess est « élue ». Et le film réussit un tour de force : les convenances interdisant que Jess triomphe en transgressant l'interdit paternel, il suffit qu'il ne soit plus un interdit ou, vu sous un autre angle, que cette transgression se fasse avec l'autorisation de la Loi... **Joue-la comme Beckham** propose en fin de compte un monde illusoire où le mal n'existerait pas, à l'opposé de la cruauté et de l'ambiguïté du conte de fées.

1) Voir pages 22-24.

Filmer le foot

1



2



3



4



5



6



7



8



Image 1 & 2

Filmer le football obéit à un certain nombre de règles. Il s'agit d'abord de donner à voir clairement les phases de jeu dans leur ensemble (espace et durée). Pour ne pas gêner le jeu lui-même, les caméras sont situées dans des lieux précis, hors du terrain, ce qui définit entre autres le plan de base du direct, plan d'ensemble ou général, vu du haut des tribunes, couvrant, en plongée, un large champ (image 1), complété par de larges panoramiques. Le film préfère suivre les mouvements au ras du sol (donc en légère contre-plongée) et en plans brefs (2). La dramatisation l'emporte sur le document.

Image 3 & 4

Autre phase-type : après un plan de base, un joueur en mouvement, balle au pied (3, Beckham en pleine action). Il est filmé en plan moyen (en pied), généralement en plan moyen (en pied) et en légère plongée (en raccord avec le plan de base). Gurinder Chadha lui préfère un plan plus serré, filmé à hauteur des pieds et mollets des joueuses (4), à l'aide de la « Weego » (cf. p. 3 et 12-13), impossible à utiliser sur le terrain d'un

match réel. Inséré dans un montage rapide, ce type de plan ne cherche plus à la clarté mais à emporter le spectateur dans son mouvement.

Image 5 & 6

Détente ou incident, hors phase de jeu. L'image 6, où la caméra est « à hauteur d'homme », filme Beckham détendu au naturel, n'ajoutant rien au plaisir et à l'information du spectateur. Celle qui prépare le tir décisif de Jess (6), plongée à 180° sur Jess décrit clairement la situation, mais lui ajoute un fort poids émotionnel et une connotation méta-physique : cet incident n'est-il pas le signe de la Providence ?

Image 7 & 8

Il n'y a pas que le jeu sérieux, il y a aussi des phases ludiques, à certains moments de l'entraînement par exemple. Dans la réalité (7), c'est Beckham lui-même qui fournit le spectacle qu'il suffit de saisir dans un plan fonctionnel, non composé. Dans le film (8), le cadre compose en diagonale une chorégraphie abstraite, comme si la beauté du geste ne suffisait pas. Pour toucher le spectateur, Gurinder Chadha ne fait pas confiance au « vrai », pris sur le vif, mais à l'artifice.



GÉNÉRIQUE

Titre original	<i>Bend It Like Beckham</i>
Production	Kintop Pictures (USA), Bend It Films (G.-B.), Roc Media, Road Movies Filmproduktion (Allemagne)
Producteurs	Deepak Nayar, Gurinder Chadha, Paul Mayeda Berges (associé)
Réalisation	Gurinder Chadha
Scénario	Gurinder Chadha, Guljit Bindra, Paul Mayeda Berges
Musique originale	Craig Pruess
Chansons	Bally Sagoo
Interprétation :	
Parminder Nagra	Jess
Keira Knightley	Jules
Jonathan Rhys Meyers	Joe
Anupam Kher	Mr. Bhamra
Archie Panjabi	Pinky Bhamra
Ameet Chana	Tony
Shaznay Lewis	Mel
Frank Harper	Alan Paxton
Juliet Stevenson	Paula Paxton
Shaheen Khan	Mrs. Bhamra
David Beckham	lui-même
Andy Harmer	David Beckham
Gill Penny	Victoria Beckham
Année de production	2002
Pays	Allemagne, Grande-Bretagne, États-Unis
Film	35mm, Fujicolor
Format	1 : 1,85
Durée (DVD)	1 h 47'45
Visa	106 767
Distribution (2008)	Metropolitan Film Export
Sortie en	
Grande-Bretagne	12 avril 2002
Sortie en France	20 novembre 2002

Prix du public et du Jury pour Gurinder Chadha et Prix de la meilleure comédienne à Parminder Nagra et Keira Knightley au Festival International du Cinéma au Féminin de Bordeaux 2002 ; British Comedy Award 2002 ; Prix du public pour Gurinder Chadha aux Festivals de Locarno 2002, du film britannique de Dinard 2002, de Sidney 2003, au East Lansing Film Festival (Michigan) 2003 ; Prix du meilleur film série découverte au US Comedy Arts Festival 2003 ; EPSY Award du meilleur film de sport 2003 (USA) ; GLAAD Media Award du meilleur film 2004 ; Guild Film Award d'argent du film étranger pour G. Chadha (Guild of German House Cinemas 2003) ; Mention spéciale au National Board Review, USA, 2003 ; Prix du meilleur film de divertissement des directeurs de salles au Norwegian International Films festival 2002.

FILMOGRAPHIE

Gurinder Chadha
(Comme réalisatrice, productrice. Écriture et collaboration au scénario pour tous, sauf *Quai de Seine*.)
1990 : *I'm British But...* (TV)
1992 : *Pain, Passion and Profit* (TV) ; *Acting Our Age*.
1993 : *Bhaji on the Beach* (*Bhaji, une balade à Blackpool*)
1994 : *What Do You Call an Indian Woman Who's Funny* (+ prod.) ; *A Nice Arrangement*
1995 : *Rich Deceiver* (TV)
2000 : *What's Cooking ?* (+ prod.)
2002 : *Bend It Like Beckham* (*Joue-la comme Beckham*) (+ prod.)
2004 : *Bride & Prejudice* (*Coup de foudre à Bollywood*) (+ prod.)
2005 : *The Mistress of Spices* (réal. : Paul Mayeda Berges) (seulement prod. + Scén.)
2006 : *Quais de Seine* (sketch de *Paris, je t'aime*)
2008 : *Angus, Thongs and Perfect Snogging* (+ prod.)
2010 : *It's a Wonderful Afterlife* + prod. (en pré-production)

Parminder Nagra

Interprète du rôle principal de Jess, Parminder Nagra a été repérée en 1997 par Gurinder Chadha au théâtre. À partir de cet instant, la réalisatrice n'a plus envisagé d'autre interprète, ignorant qu'elle lui avait menti sur son niveau en football... Née le 5 octobre 1975 à Leicester (Royaume-Uni) de parents sikhs venus d'Inde dans les années 60, Parminder passe son enfance avec ses trois frères et sœurs dans un milieu modeste (père comptable, mère ouvrière). Elle a été marquée par la séparation de ses parents et une grave brûlure à la cuisse, suite à un accident domestique responsable de la cicatrice évoquée dans *Joue-la comme Beckham*. Musicienne, elle pratique le violon et le violoncelle, et débute au théâtre en remplaçant sur scène l'actrice principale qui avait lâché la troupe. Tout en continuant au théâtre, elle joue dans des séries télé telles que *Holby City*, *Goodness Gracious Me...* pour la BBC et *Small Potatoes* pour ITV. Son rôle dans *Joue-la comme Beckham* en 2002 la propulse au rang des idoles de la jeunesse britannique et lui vaut le prix de la meilleure comédienne de long métrage au Festival International du Cinéma au Féminin de Bordeaux en 2002. Forte de ce succès, elle s'envole en 2003 pour Hollywood avec un rôle dans la série culte *Urgences* (2003-2009) ... Elle y tient le rôle de Neela Ragostra, étudiante en médecine qui tombe sous le charme de Gallant (Sharif Atkins). Appelée à combattre en Irak, elle l'y rejoint pour une permission, l'épouse et apprend sa mort à son retour... Au cinéma, elle joue dans la comédie de Tommy O'Haver, *Ela au pays enchanté* (2003) et dans celle de Gary Sinyor *In Your Dream* (2007). En 2008, elle est une voix (Cassandra) dans le nouveau Batman (*The Dark Knight*, de Christopher Nolan).

Keira Knightley

Avec sa silhouette filiforme qui la fait souvent comparer à Audrey Hepburn, Keira Knightley à 24 ans à peine, a déjà une longue carrière et est une des

actrices les mieux payées d'Hollywood. Née en 1985 à Teddington (South London) d'un père acteur (Will Knightley) et d'une mère scénariste (Sharman Macdonald), elle commence à sept ans dans le téléfilm *Royal Celebration* (1993). À 14 ans, George Lucas, frappé par sa ressemblance avec Nathalie Portman, lui fait incarner son double (Sabé) dans *Star Wars*, (épisode 1, 1999). Après cela, elle joue dans des séries télévisées (*Oliver Twist*, *Princess of Thieves*) et au cinéma, dans un thriller, *The Hole* (2002). Jules, dans *Joue-la comme Beckham* en 2002 est son premier grand rôle, et lui vaut le prix du meilleur espoir féminin décerné par le London Critics Circle Awards. Le grand tournant vient en 2003, quand elle est choisie par Gore Verbinski pour jouer Elisabeth Swan aux côtés d'Orlando Bloom et Johnny Depp dans *Pirate des Caraïbes (La Malédiction de Black Pearl)*, au succès planétaire. Depuis, très demandée, elle enchaîne tournages et contrats de publicité. En 2004, *Love Actually*, comédie romantique de Richard Curtis et le rôle de Guenièvre dans *Le Roi Arthur*, celui d'une chasseuse de primes dans *Domino* de Tony Scott et d'une jeune Anglaise du XVIII^e dans *Orgueil et Préjugés* de John Wright, qui lui vaut d'être à 20 ans, la plus jeune nommée de l'histoire des oscars. En 2006, nouveau rôle dans le deuxième *Pirate des Caraïbes (Le Secret du coffre maudit)*. En 2007, Silke de François Giraud d'après le best-seller d'Alessandro Barrico, un nouveau *Pirate des Caraïbes (Jusqu'au bout du monde)* et de nouveau un film avec John Wright, *Reviens-moi*. En 2008, elle est l'égérie du parfum Coco Mademoiselle, ainsi que l'héroïne d'un nouveau film en costume (Georgiana Spencer ancêtre de Lady Di), dans *The Duchess*. Cette attirance pour les films en costume d'époque ne l'empêche pas de prêter son visage pour la campagne publicitaire d'Amnesty international.

Jonathan Rhys Meyers

Né Jonathan Michael Francis O'Keefe le 27 juillet 1977 à Dublin, cet acteur au physique de mannequin a joué dans une trentaine de films, sans compter ses rôles de téléfilms, séries ou publicités. Après une enfance perturbée en Irlande et son renvoi de l'école, il ne cache pas avoir débuté en 1994 en répondant à une annonce de casting pour gagner de l'argent. Les essais n'ont pas été concluants, mais lui ont permis d'être retenu un peu plus tard pour une publicité nationale pour une soupe. Repéré dans ces spots, il décroche un tout petit rôle dans *Un homme sans importance* (Suri Krishnamma, 1994). En 1996, le réalisateur Neil Jordan voit en lui le nouveau Tom Cruise et lui confie le rôle de l'assassin dans *Michael Collins*. Après ce film, il apparaît régulièrement, mais ne se fait vraiment un nom qu'avec son rôle de rock star (du style David Bowie) dans *Velvet Goldmine*, de Todd Haynes en 1998, puis dans le rôle de l'entraîneur dans *Joue-la comme Beckham* (2002). À partir de ce moment où il peut choisir plus librement ses films, on le trouve dans de grosses productions américaines (*Alexandre* d'Oliver Stone, 2002, *Vanity Fair, la foire aux vanités* de Mira Nair, 2004, *Mission impossible III* de J.J. Abrams, 2006, *Les Orphelins de*



PRESSE

Huang Shi de R. Spottiswoode, 2009...), mais aussi dans *Match Point* de Woody Allen (2005), où il incarne un professeur de tennis. « *L'art ne m'est venu que dans un second temps, à mesure que je rencontrais des réalisateurs intéressants* », déclare-t-il dans *Le Monde* en 2005. Il ne dédaigne ni la télévision où il incarne entre autres le roi Henry VIII dans la série des *Tudor*, saisons 1, 2 et 3 (2007-2009), ni la publicité et défraie la chronique dans des journaux people pour son addiction à l'alcool et ses cures de désintoxication.

Anupam Kher

Alors que le rôle du père de Jess en 2002, dans *Joue-la comme Beckham*, est sa première participation à un long métrage anglais, expérience qu'il renouvelera en 2004 dans *Coup de foudre à Bollywood* avec la même réalisatrice, Anupam Kher est depuis des années une star en Inde. Il y compte plus de 270 films « bollywoodiens » à son actif. Né le 7 mars 1955 en Inde, il a débuté sa carrière d'acteur dans le cinéma en 1982 dans le film hindi *Aagman*, de Muzafar Ali. Il interprète surtout des rôles comiques et de bandits, est aussi réalisateur, producteur et a présidé la commission de censure. C'est lui qui a produit, entre autres, *Maine Gandhi Ko Nahim Mara*, de Jahnu Barua, où il tient le rôle principal. Il a obtenu de nombreux prix, dont récemment, une récompense du gouvernement indien pour sa contribution au cinéma indien.

Archie Penjabi

Actrice britannique d'origine indienne, Archie Penjabi, la sœur de Jess dans *Joue-la comme Beckham*, est née en 1972. Elle commence à être connue en 1999 avec *Fish and Chips*, de Damien O'Donnell. Après *Joue-la comme Beckham*, en 2002, elle devient célèbre en interprétant *Yasmine*, dans le film éponyme de Keneth Glenaan. On la retrouve en 2005 dans *The Constant Gardener* de Fernando Meirelles, puis en 2006 dans *A Good Year* de Ridley Scott et *Un cœur invaincu* de Michael Winterbottom (2007), *Trahison* de Jeffrey Nachmanoff (2008). Elle apparaît dans *Espions* de Nicolas Saada, en 2009.

Juliet Stevenson

Mère de Jules dans *Joue-la comme Beckham*, née en 1956, Juliet Stevenson (Juliet Anne Virginia Stevenson) est une actrice anglaise formée à la prestigieuse Royal Academy of Dramatic qui a fait partie de la Royal Shakespeare Compagny de 1978 à 1986. Elle est plus connue du grand public pour ses rôles à la télévision, à la radio et au cinéma, où on la remarque entre autres dans *Truly, Madly, Deeply* d'Anthony Minghella (1992), *Emma l'entremetteuse* de Douglas McGrath (1997), *Adorable Julia* d'Istvan Szabo (2004), *Nicholas Nickleby* (2004) et *Scandaleusement célèbre* (*Infamous*, 2006) de Douglas McGrath, *Le Secret de Moonacre* de Gabor Csupo (2007).

Si le film de Gurinder Chadha a remporté un énorme succès, en particulier en Grande-Bretagne, pays évidemment plus concerné que tout autre par les relations dans et avec la communauté indienne, en l'occurrence sikhe, la presse française ne lui a pas accordé que des éloges et même les critiques favorables demeurent très réservées.

Léger mais agréable

« [...] Cocktail sucré et coloré de thèmes populaires – le foot, la romance, les joies et les peines de l'intégration – *Joue-la comme Beckham* [...] a été habilement dosé pour plaire à tous les publics. Résultat, c'est un des plus gros succès de l'année en Angleterre. Les matches se déroulent en musique avec ce qu'il faut d'accéléérés et de ralentis, d'images syncopées pour flatter l'amateur de clips. On leur préférera les séquences au sein de la famille indienne, qui, pour tirer un peu sur la corde du pittoresque, ne manquent ni de sensibilité ni de tendresse. Un divertissement léger mais agréable, qui, à l'instar de Jess (l'énergique Parminder Nagra) "la joue" droit au but. »
Cécile Murry, *Télérama*, 20 novembre 2002.

Combinaison de verve comique et de dignité

« Dès les premiers plans, la réalisatrice Gurinder Chadha affiche ses intentions: plaire et faire sourire sans jamais concéder à la complexité du monde. Empruntant sa trame aux canons du film sportif [...] *Joue-la comme Beckham* s'apparente par le rythme et par l'instance joueuse du récit au cinéma populaire indien. On peut s'en agacer ou s'en amuser : cette bonne humeur a pour mérite de sortir cette œuvre de des périls qui ont fait échouer tant de films "communautaires". La famille, les traditions sont autant de sujets d'amusement et de moquerie, plutôt que d'indignation, et la combinaison de verve comique et de dignité dont font preuve les interprètes donnent un lustre attrayant à ce film trop sucré. »

Thomas Sotinel, *Le Monde*, 23 novembre 2002.

Les gags les plus convenus...

« Après une rapide exposition, le film enchaîne les gags les plus convenus sur le thème : les immigrés sikhs, gentils et exubérants, sont respectueux de leur culture et traditions séculaires, mais amers de n'avoir jamais été considérés comme des sujets à part entière par la couronne britannique. Ajoutez à cela quelques clichés qui se voudraient savoureux sur le sport des filles en général, du genre lesbienne pas lesbienne, et vous tenez le ton général du troisième film de la réalisatrice britannique d'origine indienne Gurinder Chadha »...

Agnès Catherine Poirier, *Libération*, 20 novembre 2002.

Traiter légèrement un sujet grave

« [...] Bien plus qu'un film de foot (bientôt un genre ?), c'est d'un traité sur la communauté dont il s'agit encore dans *Joue-la comme Beckham*. [...] Ainsi distillés, les enjeux du scénario, les quiproquos s'enchaînent pour traiter légèrement un sujet grave. On

filme mal des instants sportifs (négliger la notion d'espace est un suicide de cinégenie footballistique), on pleure, on ment à ses parents qui finalement cèdent bien sûr et aèrent leur esprit étroit pour s'ouvrir au monde. Si *Joue-la comme Beckham* reste anodin, demeure en creux, derrière le sourire de la cinéaste, une pensée assez fine sur l'émancipation de la seconde génération d'exilés, aux résonances universelles... »
Nicholas Chemin, *Cahiers du cinéma*, n° 575, novembre 2002.

- On nous prend pour des ânes

- Le film ne mérite pas tant de blâmes

« Dis-moi, mon cher Alceste, l'objet de ton courroux/ Et Gurinder Chadha ne serait donc pas l'artiste/ Que plaisamment, on chante ici et là.- Elle filme le football comme un minable clip/ Et veut nous faire accroire que le sport s'émancipe./ Une Indienne anglaise, comme, en France Zidane./ Tu parles d'un modèle! On nous prend pour des ânes ! [...] Le film ne mérite pas tant de blâme./ Sur le sujet sensible de l'intégration, il montre assurément l'accessible immersion/ De l'Orient dans nos cultures occidentales./ En un mot comme en cent, je trouve ça pas mal. »

Éric Derobert et Yann Tobin, *Positif*, n° 502, novembre 2002.

Les yeux clairs de Jonathan Rhys Meyers

« Le seul vrai plaisir de cinéma que l'on peut saisir au vol dans ce film est la présence des yeux clairs de Jonathan Rhys Meyers, inoubliable Brain Slade/David Bowie dans le magnifique *Velvet Goldmine* de Todd Haynes. À part cela, pas grand-chose à signaler, des scènes de foot claustrophobiques (donc ratées), une morale disneyenne [...], une petite réflexion sur l'émancipation des jeunes filles indiennes [...] et un sympathique générique de fin... »

Jean-Philippe Tessé, *Chronic'art*, novembre 2002.

Sans chercher à faire de vagues

« Calibré de bout en bout, *Joue-la comme Beckham* respecte le cahier des charges d'une mignonne petite comédie sans chercher à faire des vagues ».

Christophe Chadeauf, *Ciné Live*, novembre 2002.



BIBLIO/VIDÉOGRAPHIE

VIDÉOGRAPHIE

(Usage strictement réservé au cercle familial)

Gurinder Chadha :

- **Joue-la comme Beckham**, Metropolitan film & Video, DVD, zone 2, PAL. Libre de droits pour une utilisation en classe, ADAV, réf. 49346.

- **Coup de foudre à Bollywood**, Fox Pathé Europa, DVD zone 2.

- **Bride and Prejudice**, Pathé Distribution, DVD zone 2, PAL.

- **Bhaji on the Beach**, Cinéma Club, DVD zone 2, PAL.

- **What's Cooking**, Vidmark/Trimark, DVD zone 2, PAL, et zone 1, NTSC.

Sur le football :

- **David Beckham – Close Up – This Is Your Captain Speaking**, Entertain Video, DVD zone 2, PAL, anglais.

- **Zidane : un portrait du XXI^{ème} siècle**, de Philippe Parreno et Douglas Gordon, Universal Pictures. Zone 2 PAL

- **Joue comme la vie**, d'Hubert Brunou, Injam productions, KTO, CFRT, Télésouffle. (Une équipe de football féminin dans la cité des Bosquets à Montfermeil).

BIBLIOGRAPHIE

Sur Joue-la comme Beckham :

- Collectif, **Dossier du Centre Culturel Les Grignoux**, Liège (Belgique), disponible sur le site :

<<http://www.grignoux.be>>, page : « dossiers pédagogiques ».

Sur le football :

- H. Helal, P. Mignon, **Football, jeu et société**, Cahiers de l'I.N.S.E.P., n° 25, Paris, 1999.

- J.-P. Bouchard, A. Constant, **Un siècle de football**, Calmann-Lévy, Paris, 4^e éd., 2000.

- Jean-Marie Brohm, Marc Perelman, **Le Football, une peste émotionnelle (la barbarie des stades)**, Gallimard, « Folio actuel », 2006.

- Patrice Delbourg, Benoît Heimermann, **Plumes et crampons (Football et littérature)**, La Table Ronde, 2006.

Sites Internet football

- * <http://www.fifa.com> (Site officiel de la Fédération internationale de football association)

- <http://www.uefa.com> (Site officiel de l'Union européenne de football).

- <http://www.fff.fr> (Site officiel de la Fédération française de football)

- <http://www.lnf.asso.fr> (Site officiel de la Ligue nationale de football)

Sur l'immigration, les Indiens et les Sikhs

- R.C. Majumdar (dir.), **An Advanted History of India**, Macmillan, Madras, 1978.

- J. Gonda, **Les Religions de l'Inde**, tome 2, Payot, 1965.

- « La communauté sikh à Southall », Revue Autrement, 1985.

- Wihtol de Wenden, **L'Immigration en Europe**, coll. « Vivre en Europe », La Documentation française, 1999.

David Beckham

Lorsque Gurinder Chadha choisit de faire de David Beckham le héros admiré par son héroïne, le joueur vient de voir sa popularité s'effondrer. En effet, lors du match de 8^e de finale de la Coupe du Monde 1998, à cause de son expulsion pour un coup de pied donné à l'Argentin Diego Simeone, le public et les médias anglais le tiennent pour responsable de l'élimination de l'Angleterre.

Né le 2 mai 1975 à Leytonstone (banlieue est de Londres) dans un milieu populaire, David Beckham est recruté à 16 ans par le Manchester United et accède au statut professionnel en 1994. Il joue un rôle essentiel dans le succès du club de 1990 à 1999, année d'un fameux « triplé » : championnat d'Angleterre, « Cup » et Ligue des Champions. L'année de sortie de **Bend it like Beckham** (2002), redevenu une idole, il se casse le pied lors de la rencontre victorieuse contre La Corogne. « Rien n'est plus important pour la préparation de l'Angleterre à la Coupe du monde que l'état du pied de David Beckham », déclare Tony Blair par la voie de son porte-parole (deux jours après les funérailles de la reine mère). Il tient pourtant sa place de capitaine lors de la Coupe du monde. Son penalty lui vaut une revanche face à l'Argentine, mais il ne peut empêcher l'élimination de l'Angleterre contre le Brésil. L'engouement pour ce joueur dépasse les rangs des amateurs de football et les frontières du Royaume-Uni. Doté d'un physique de mannequin, époux de l'ancienne chanteuse des Spice Girls (Victoria), père d'adorables bambins, il est traqué par les paparazzis du monde entier, et est l'idole des gays.

En 2003, son départ pour le Real de Madrid, grand recruteur de stars, au poste de milieu récupérateur avec un contrat fabuleux, n'entame pas sa popularité. Il devient le footballeur le mieux payé en 2004, avec plus de 22 millions d'euros (salaire, primes, contrats publicitaires et opérations diverses). En 2006, il n'est pas au mieux de sa forme, et l'Angleterre est éliminée en quart de finale de la Coupe du monde, contre le Portugal. En 2007, il quitte le Real pour les États-Unis et le club des Los Angeles Galaxy (salaire de 31 millions d'euros pour la saison). Moins heureux comme acteur dans des séries à Hollywood, il devient ambassadeur pour l'UNICEF en 2005, soutient la candidature de Londres pour les JO de 2012. Il a été « prêté » au Milan AC par le club américain en 2009.

Le titre original du film de Gurinder Chadha se réfère à son style de jeu. *To bend : courber, incliner, former un angle...* En français, le terme technique est « brosser la balle », ou aussi « envelopper ». Donc, « brosser-la comme Beckham ». En frappant très fort de l'intérieur ou de l'extérieur du pied, la balle, par un effet soit « rétro » soit « plongeant », suit une trajectoire incurvée, évite l'interception de l'adversaire en le contournant, puis trompe le gardien de but.

Football féminin

Bien que beaucoup pensent encore aujourd'hui que le football n'est pas un sport féminin, ce dernier connaît une première période faste dès la fin du XIX^e siècle, lorsque les joueuses vêtues de culottes bouffantes s'affrontaient sous les yeux de milliers de spectateurs. Un championnat de France se déroule au cours des années 1920 avec les équipes de Reims, Quevilly et Paris. Douze mille personnes assistent en 1920 au match France-Angleterre au stade Pershing à Paris (dans le Bois de Vincennes, entre l'Hippodrome et l'actuel INSEP). Le football féminin déclenche des polémiques, les uns déplorant les foyers désertés et les jambes nues, les autres répliquant que les femmes ont accompli des tâches d'hommes pendant la guerre et qu'elles sont libres de choisir leur sport. Puis le football féminin disparaît totalement vers 1930.

Les mentalités n'évoluent que lentement. L'Angleterre ne lève l'interdiction faite aux filles de jouer au football qu'en 1960 et en France, la FFF (Fédération Française de Football) ne reconnaît le football féminin qu'en 1970. Depuis, bien que peu médiatisé, le football féminin est en plein essor. Des championnats nationaux de foot féminin sont organisés en 1971 dans trente-quatre pays. Aujourd'hui en France, douze équipes féminines jouent en première division, mais ce sport reste amateur. Les clubs rares et dispersés obligent à parcourir de longues distances et les déplacements doivent souvent se faire sur deux jours en car ou en train car l'avion est trop cher. Aux États-Unis, à partir de 1972, le football féminin bénéficie d'une loi précisant que les écoles qui pratiquent des discriminations féminines ne recevraient plus de subventions fédérales. Après avoir fait évoluer leurs joueuses dans des équipes universitaires, depuis peu, les États-Unis ont des joueuses professionnelles, souvent recrutées dans les clubs européens. La première coupe du monde de football féminin s'est déroulée en Chine en 1991. En 1996 à Atlanta, la finale olympique a été suivie par 80 000 spectateurs. Lors de son élection en 1998 à la tête de la FIFA, Stepp Blatter a déclaré vouloir faire du football féminin sa priorité.



Le football

· · · · · LES PASSERELLES · · · · ·



Les Sikhs



La passion du football



David Beckham.



Un supporter néerlandais.

La passion de Jess et ses amis a été partagée pendant la Coupe du monde de football 2006 par pas moins de 26,29 milliards de téléspectateurs en audience cumulée dont 175,1 millions pour la seule finale ! Si les chiffres concernant le football féminin, nettement moins médiatisé, paraissent dérisoires, sa finale olympique de 1996 à Atlanta s'est déroulée quand même devant 80 000 spectateurs, et il a de plus en plus d'adeptes (cf. p. 18). Depuis des années, d'innombrables journalistes, sociologues, ethnologues, politiques, philosophes et romanciers, dissèquent plaisirs, rouages et ravages de cette passion planétaire.

Principal, si ce n'est unique objet de la passion footballistique, le ballon qu'Homère célébrait déjà dans l'Odyssée, avec la danse des fils d'Alkinoos devant Ulysse, danse au cours de laquelle « *l'un le lançait jusqu'aux sombres nuées en se renversant en arrière ; l'autre sautant en l'air, le recevait en souplesse, au vol* ». Pour Peter Handke dans *J'habite une tour d'ivoire* (éd. Christian Bourgois, 1992), la magie du ballon perdure, car « *comme tout ce qui est rond, le ballon est lui aussi symbole d'incertitude, de chance et d'avenir [...]* La rondeur est pour ainsi dire la condition idéale du mouvement sur terre. »

Pour beaucoup, la suprématie du football vient de ce que l'on peut y jouer sans équipement spécial. Une cour de récréation, une place, un terrain vague, un champ, une plage, et une boîte de conserve, une pomme, faute de ballon, font l'affaire...

Les footballeurs : des artistes ?

À l'école, le cancre peut faire jeu égal ; voire se faire admirer par « l'intello » et réciproquement. Les stars, avec leurs fabuleux contrats, font d'autant plus rêver que la plupart sont issues des classes populaires et de l'immigration. Le football leur a donné la chance d'échapper à leur destin, de devenir riches et célèbres à l'instar de Beckham ou Zidane. Il reconnaît le talent mieux que l'école et la société. C'est le triomphe du mérite aux dépens de celui de la naissance ou de l'héritage ! Tout match a beau suivre un scénario répé-

titif, le suspens y est garanti par la lutte des hommes pour la conquête du ballon et pour le conduire dans les buts adverses. Il est source d'inépuisables conversations tant au bar qu'à l'usine, au bureau ou au salon. Il n'est pas rare alors d'entendre des gens connus pour leur indifférence à l'esthétique parler de la beauté du jeu, de la maîtrise de la balle, de la grâce d'une course, de belle passe, d'éclair de génie, d'action sublime, de chorégraphie sur la pelouse...

Cette admiration du beau jeu va de pair avec sa violence. La libération de l'agressivité physique est célébrée par des expressions telles que, « jeu viril », « boulets de canon », joueurs « descendus », attaquants, défenseurs, « percer la défense »... Coups et blessures involontaires sur le terrain échappent aux lois du quotidien et aux tribunaux. Mais cette violence se doit d'être maîtrisée par des règles strictes et sophistiquées, assorties de cartons jaunes et rouges, de gestes contrôlés et de fair-play valorisé. Le spectateur participe au jeu. Comme le fait remarquer Peter Handke, « *Bien que les spectateurs se tiennent physiquement en dehors du terrain, ils sont comme les joueurs, les protagonistes du jeu, ils en font partie, ils ne sont pas comme les spectateurs passifs du théâtre qui se contentent de regarder. Ils peuvent être des supporters. Au théâtre, qui pourrait être supporter de Hamlet ? Le rythme des voix des supporters peut avoir un effet contagieux sur un mouvement des joueurs qui manque de rythme sur le terrain.* » Cris, vociférations, olas, chants, sifflets, applaudissements retentissent tout au long des matchs ponctués de silences pesants au moment des tirs aux buts. Les visages peints et vêtements aux couleurs de l'équipe soutenue visualisent la joie identitaire et l'aspect tribal. Par ses cris et injures, le spectateur tente de peser sur les décisions de l'arbitre, s'arrogeant ainsi un pouvoir de justice qui lui échappe dans la vie quotidienne. Fanions, drapeaux, hymnes, union sacrée et effusions de masse mettent en scène l'esprit de clocher et de patriotisme. « Les explosions de bonheur » montent des stades, sortent des fenêtres aux moments de buts décisifs et poussent à s'embras-

ser des gens qui ne se connaissent pas. Les joueurs fraternisent après s'être affrontés. Des spectateurs « vaincus » s'effondrent en larmes. C'est que le match n'est pas que jeu. Il engage la vie du supporter via l'honneur de son club, sa ville, son pays. La victoire de l'équipe de France black-blanc-beur en 1998 a été célébrée comme la réussite d'une France anti-raciste, du concept d'intégration à la française. Mais la présence de Le Pen au deuxième tour de l'élection présidentielle de 2002 a rompu le charme.

La passion ne rend pas tous les accros aveugles : ainsi, pour Michel Platini répondant dans *Le Monde* du 5 octobre 2002 à une question concernant la promotion du fair-play et de l'éthique dans le championnat de France: « *C'est démagogique, mais c'est normal d'essayer. Comme il est normal que cela ne marche pas. Le football est un sport de contact, de vice (sic), ce n'est pas du tennis. De toute façon, on n'est plus dans une optique de beau jeu. La défaite est devenue un drame financier plus qu'un drame sportif* ».

Ou des mercenaires ?

Dans *Le football, une peste émotionnelle* (éd. Folio actuel), Jean-Marie Brohm et Marc Perelman se livrent à un tir groupé contre « la footballisation du monde ». Le football n'a rien à voir avec l'art. « *Un dribble de débordement ou un coup de pied arrêté pour contourner le mur d'une défense, loin d'être des créations techniques originales, ne sont que le résultat de gestes cent fois, mille fois répétés au cours d'entraînements de plus en plus mécanisés [...]* Le football ne peut donc que lourdement coller au gazon parce que son projet ne renvoie qu'à lui-même, sans autre visée, un projet sans projection. Penser au football, c'est ne penser qu'à cela, c'est-à-dire s'arrêter de penser. » Pour la réussite sociale de quelques joueurs professionnels d'origine (géographique ou ethnique) défavorisée, combien d'aspirants tombés dans la désillusion voire la misère ? Faut-il vraiment s'extasier devant ce contre-système qui donnerait à la jeunesse défavorisée une possibilité d'as-

cension sociale supérieure à l'école, quand on sait que le « mérite » de ces athlètes, si souvent célébré, est le résultat de « *la sélection impitoyable de ceux qui résistent des années durant à des entraînements démentiels, à une surexploitation de leur force de travail (près de quatre-vingts matchs par saison), avec des conséquences que l'on sait sur la santé (blessures permanentes) et sur le statut social (la précarité des intermittents du stade, la déqualification sociale assurée en cas de non réussite)*. » Ne faudrait-il pas plutôt parler de « mercenaires à crampons », pour les joueurs non exempts de violence, crachats et injures saisis par les caméras du monde entier, et de « hordes sauvages », hooligans à propos de supporters vociférant des insultes racistes, brandissant des banderoles honteuses, jetant des canettes sur les joueurs, envahissant le terrain... Ces violences qui d'ailleurs ne concernent pas seulement les « grands matchs » mais aussi les petites rencontres provinciales et de banlieues. Nulle autre manifestation sportive ne met ainsi villes et pays en état de siège. Il ne faudrait pas oublier la petite minorité totalement réfractaire aux joies footballistiques, pour qui comme Pierre Desproges (*Chronique de la haine ordinaire*, Seuil, 1987) : « *Quel sport est plus laid, plus balourd et moins gracieux que le football ? Quelle harmonie, quelle élégance, l'esthète de base pourrait-il bien découvrir dans les trottements patauds de vingt-deux handicapés velus qui poussent des balles comme on pousse un étron, en ahanant des râles vulgaires de bœufs éteints* ».



Un supporter précoce du Feyenoord de Rotterdam.



Le brésilien Ronaldinho.



Coup de tête de Zidane sur l'italien Materazzi en finale du Mondial 2006.

Les Sikhs : une culture à décoder



Le temple d'or.



Une famille sikhe en Inde...

Du fait de la précocité et de l'importance numérique de l'immigration, les gouvernements ont, plus tôt qu'ailleurs, organisé une politique d'intégration, qui s'articule autour de trois axes :

- d'abord l'antiracisme, mis en place par les *Race Relations Acts* (malgré la terminologie plus que désuète !), qui sanctionne toute discrimination en matière d'emploi et de logement, ainsi que tout acte ayant pour conséquence de défavoriser un groupe « racial ».
- l'égalité des chances, ensuite ; en effet, la *Commission for Racial Equality*, vérifie les conditions de recrutement, subventionne certains groupes moins diplômés, et aide les municipalités à forte proportion de minorités ethniques.
- enfin, le multiculturalisme ; toutefois, le *Department of Education and Science*, s'il cherche à favoriser la réussite scolaire des différents groupes, s'engage peu au sujet des pratiques confessionnelles, par exemple ; en fait la promotion du multiculturalisme dépend davantage d'initiatives locales.

Dans *Joue-la comme Beckham*

En ce qui concerne plus particulièrement l'actuelle communauté sikhe du Royaume-Uni, qui comprend plusieurs centaines de milliers de membres (regroupés en partie autour de Manchester et surtout dans la banlieue londonienne), on observe dans l'ensemble une parfaite intégration ; ses membres ont su se faire admettre dans absolument toutes les professions, mais sans concessions, à tel point que le maintien de leur turban leur est accordé à la place du casque de moto, à la place de la perruque s'ils sont juges, etc.

Ils ont totalement investi la commune de Southall, que nous montre *Joue-la comme Beckham*, à quelques kilomètres de l'aéroport d'Heathrow ; pas moins de 30 000 personnes, presque totalement entre elles ! Une des écoles compte 98 % d'enfants sikhs ! Ils y occupent toute la gamme des emplois : ils sont commerçants ou médecins ; ils travaillent à l'aéroport comme manutentionnaires ou pilotes. Ils y mènent une vie qui s'apparente à celle des

Anglais (petites maisons identiques alignées, jardinage...) mais ils ont recréé un peu « du Pays » : commerces de saris et d'épices bien sûr, sans oublier la grande pelouse centrale (le Maïdan des villes indiennes) où l'on pique-nique, se promène, fait du sport...

Dans le film, la jeune héroïne Jess, partagée entre deux cultures, a plus de difficultés qu'une autre adolescente à imposer son projet d'avenir : elle est en effet indienne et britannique – ou britannique et indienne ? Le choc des cultures met en évidence ses difficultés, mais est ici traité comme élément générateur de situations comiques.

Indienne, mais plus précisément issue de la communauté sikhe. Les Sikhs, environ 2 % de la population de l'Inde, sans oublier les importantes communautés dans les pays d'émigration, étant immédiatement reconnaissables à leur spectaculaire turban, signe de leur appartenance à un groupe distinct.

Quelques mots de religion et d'histoire

Peu après 1500, près de Lahore (actuelle partie pakistanaise du Pendjab) un réformateur, Gourou Nanak (son « image » se trouve dans tous les foyers) prêche une sorte de fusion entre les deux Indes : de l'islam, religion des empereurs moghols qui dominent tout le nord de l'Inde, il reprend l'idée d'un principe divin unique, créateur, sans attribut, tout-puissant, inconnaissable, mais dont tout être humain possède une part en lui. De l'hindouisme subsiste la notion de « dharma », nécessité de faire exactement ce qu'on attend de vous, à votre place dans la société ; mais cette doctrine se veut ouverte à tous, et l'on n'y retrouve pas la division en castes. Immédiatement dénoncée par les Musulmans, qui y voient surtout un refus de se soumettre à la domination moghole, cette doctrine est vue sans malveillance par les Hindous : à côté des Shivaïtes, Djains et bien d'autres, une secte de plus ?

Les Sikhs doivent observer quelques lois simples : d'abord l'obligation de gagner honnêtement leur vie (vol ou « combines » sont des fautes très graves), partager le

fruit de leur réussite, et chanter les louanges de Dieu, entre autres par la récitation des écrits des dix gourous, contenus dans le livre saint : l'*Adi-Granth* ; ceci en groupe d'au moins cinq croyants.

Toutefois, pour s'aider à ne pas faillir à leur devoir, ils suivent les cinq règles (les *Cinq K*). La première, la plus connue et la plus visible, est l'obligation pour tous les croyants de ne pas couper leurs cheveux (*Kesh*), symbole de force, pas plus que la barbe des hommes, qui doit être roulée dans un filet ; le jeune garçon attache ses cheveux en chignon sur le haut du crâne, puis à partir de l'entrée dans l'âge adulte dans un long turban : apprendre à le nouer fait figure de rite d'initiation (d'où l'incompréhension, voire le mépris devant l'actuelle mode consistant à se raser la tête !). Toutefois, certains jeunes gens, soit subissant le diktat de la mode occidentale, soit désireux de se faciliter la vie quotidienne, ont commencé à raser barbe et couper cheveux ; en Inde, ils ont été purement et simplement rejetés de la communauté et n'ont pu bénéficier des bourses d'étude qui leur étaient réservées par quota. Un peigne spécial, le *Kangha*, ne les quitte jamais.

Ils portent ensuite le *Kaccha*, un sous-vêtement en forme de short, très éloigné des vêtements de l'Inde traditionnelle, symbole de décence. Au bras, le *Kara*, un bracelet d'acier, pour résister aux tentations ; enfin, qui a beaucoup fait parler de lui : le *Kirpan*, ou poignard. Autrefois grande épée au côté, de nos jours petite lame de 12 à 15 cm, ou plus petite pour les femmes. Signe que le Sikh est toujours prêt à se défendre, mais il ne doit pas lui-même agresser. Dans nos sociétés modernes le porter n'allait pas de soi ; mais au Royaume-Uni, et en particulier dans la compagnie British Airways, où les Sikhs sont nombreux, le port est accepté.

Les aléas de l'Histoire ont fait que, d'agriculteurs ou commerçants actifs et ouverts aux progrès, les Sikhs, contraints de se défendre contre les Moghols, puis contre les Britanniques, se sont rapidement spécialisés dans la fonction militaire, à tel point qu'actuellement ils

constituent l'essentiel de l'armée de l'Inde et en fournissent tout le haut commandement (ils constituaient même la garde du Premier Ministre Madame Indira Gandhi, à qui ils ont fait payer de sa vie son incompréhension de leurs traditions, telle leur vénération pour le Temple d'Or d'Amritsar¹).

Leurs habitudes et en particulier leur alimentation se sont donc modifiées ; de stricts végétariens à l'origine, ils sont devenus de gros mangeurs afin de devenir des soldats solidement bâtis ; la base en est bien sûr le riz, auquel s'ajoute le blé sous forme de galettes, les nan, paratha ou chapati ; au menu encore, viandes, mais toutefois sans le porc, interdit aux Musulmans ni la viande bovine, sacrilège pour les Hindous ; tous les légumes sont présents sous forme de curry, c'est-à-dire cuisinés dans du beurre clarifié, le ghee, ou du dahi, sorte de yaourt, tel l'« aloo gobi » (« alu-gobi ») du film, curry de chou-fleur et pommes de terre, plat de base. S'y ajoutent toutes sortes de beignets, sans oublier les sucreries et le lait aromatisé, les fameux lassi. Tout ceci n'est pas particulier aux Sikhs et est consommé par les uns ou les autres des Indiens, mais leur province d'origine, le Pendjab (« pays des cinq rivières ») était particulièrement fertile.

Quelques traditions sikhes ou indiennes

Il en découle donc qu'un des devoirs importants de la femme sikhe consiste à bien nourrir son mari (et ses fils) d'aliments riches et variés, appétissants et bien cuisinés, et corrélativement à instruire ses filles dans cet art (on assiste à une brève scène de cuisine², et la mère affirme, à la fin du film, avoir accompli son devoir !).

Pour cette raison en partie, mais aussi parce que la tradition répartit les rôles – c'est le devoir du mari de faire bien vivre sa famille – la mère de famille ne prend pas d'emploi à l'extérieur – mais on comprend que les choses vont changer car les filles des familles aisées poursuivent de longues études, et Jess n'est-elle pas, elle-même, destinée à devenir avocate ? Ce qui ne signifie nullement



Le Gourou Nanak.





Mariage sikh



qu'elle reste enfermée ; au contraire la mère de famille mène une vie sociale très active : elle fait partie de nombreux clubs féminins (voir le précédent film de la réalisatrice : ***Bhadji, une balade à Brighton***) et doit connaître beaucoup de monde car elle n'oublie pas qu'un jour elle devra organiser l'« établissement » de ses enfants, contribuer à celui de sa parentèle entre-temps, et trouver le futur conjoint objectivement le mieux adapté. Après les études – autrefois, on mariait les adolescents vers treize ans, sans qu'ils se connaissent –, les parents organiseront des rencontres, et dans les familles modernes tiendront compte de l'inclination des jeunes gens. Il faudra que le candidat convienne, mais aussi sa famille élargie, car le mariage n'est pas l'union de deux personnes mais de deux familles, d'où la rupture des fiançailles de Pinky quand on imagine que Jess s'est mal conduite avec un garçon, ce qui n'était en fait qu'une explosion de joie dans les bras de son amie Jules ! L'idéal est que l'enfant épouse un membre de la communauté sikhe, mais hors de l'Inde celle-ci est réduite et l'on acceptera tout à fait un Hindou ; par contre pas de Noir (on recherche toujours un conjoint plus « clair » !) et en aucun cas un Musulman : un Musulman, c'est peu ou prou le Pakistan, d'où les Sikhs ont été chassés lors de la Partition de 1947, alors qu'il s'agit de la terre de leurs ancêtres et du berceau de leurs traditions ; c'est cet État abhorré, intolérant, menaçant, plaie toujours ouverte dans le cœur de chaque Indien (voilà pourquoi Jess ressent doublement l'insulte de « sale Paki » – « Pakistanais »). Enfin, quant à épouser un « Gauri » (Blanc), il semble que la question ne puisse simplement pas se poser !!! (On rejoint ici le film ***Just a Kiss*** de Ken Loach).

Choc des cultures, ressort comique : dès le début ! Alors que l'équipe de Jess vient de triompher, sa mère, interviewée, réagit selon ses critères : une femme ne montre pas ses jambes ! (Son nombril, éventuellement, entre le corsage et le sari). Jess a été élevée dans

cette tradition et voulait garder son sur-vêtement ; mais l'épreuve est double car elle doit aussi révéler la cicatrice d'une brûlure : or une brûlure ce n'est pas un accident banal, c'est le signe de la colère du dieu Agni (le Feu), une sorte de malédiction. Elle l'assume quand l'entraîneur lui démontre que ça ne l'empêche pas de jouer, ce à quoi elle tient par-dessus tout. D'une manière générale, il faut rappeler que dans tout le monde indien la pudeur est extrême ; on n'embrasse pas ses proches, mais on salue avec le « namasté » – inclinaison, mains jointes, dans la rue, devant les tantes âgées –, d'où les malentendus lors des effusions de joie, le sport s'y prêtant particulièrement ! De même, elle a du mal à se laisser frictionner le pied, la part « non noble » du corps.

Michel Boudineau

1) Dont on voit une reproduction dans le décor de la maison des Bhamra.

2) Le DVD commercial (Metropolitan Film & Video) comporte un bonus où la réalisatrice réalise un « aloo gobi », ainsi qu'une fiche-cuisine à imprimer.



FILMER LE FOOT



DRAMATURGIE

■ ■ ■ ■ ■ L E S R E L A I S ■ ■ ■ ■ ■



PASSERELLE



LA MUSIQUE

FILMER LE FOOT



L'idéal est de comparer la retransmission d'un match de foot à la télévision avec les scènes de foot du film.

- Repérer les principales positions de caméra, angles de prise de vue, largeur des plans, mouvements de la caméra dans le reportage.
- Faire la même opération sur certaines séquences du film, en repérant les images qui ne peuvent matériellement figurer dans un reportage (en particulier celles qui sont filmées au « Weego-cam » ou en contre-plongée).
- Analyser également le montage, lié à la durée réelle dans le premier cas, tirant vers le « clip » dans le second.
- Chercher les raisons du choix de la réalisatrice.



DRAMATURGIE

L'efficacité de recettes éprouvées



Il s'agit de montrer l'efficacité d'une structure très classique, inspirée de recettes éprouvées, telles qu'on en trouve dans les manuels de scénario, malgré l'impression de liberté, de décontraction, de désordre que le film peut donner au premier abord.

- Analyser la composition du film en trois actes, les relations entre intrigue principale et intrigues secondaires, l'usage de procédés traditionnels : élément déclencheur, nœud dramatique, leurres, tension progressive, jeu sur les nerfs du spectateur, suspense...
- Comment est produite l'identification du spectateur au personnage principal ?



Le monde des Sikhs



Joue-la comme Beckham n'a rien d'un documentaire. Pourtant, il situe Jess dans un milieu très précis, celui d'une communauté d'Indiens très particulière.

- Répertorier tout ce qu'on apprend sur les coutumes des Sikhs, sur leurs croyances, leur morale, leur façon de vivre, de manger, leur décor, leur costume...
- Chercher quand et comment ce qui caractérise les Sikhs s'oppose aux autres, que ce soit la famille anglaise de Jules ou Joe.
- Pourquoi Gurinder Chadha a-t-elle choisi cette communauté ?
- Y a-t-il des relations entre la situation de Jess (sikhe, femme...) et celles de Joe, de Tony, ou de Jules ?



LA MUSIQUE

L'esthétique du « clip »



- Quels différents types de musiques entend-on dans ***Joue-la comme Beckham*** ?
- À quels moments le choix de ces musiques joue-t-il un rôle important, donne-t-il un sens particulier aux événements ?
- La musique est-elle un simple « accompagnement » ? Y a-t-il des scènes où la suppression de la musique rendrait la succession des images chaotique, absurde, voire incompréhensible ?
- Montrer comment, par exemple dans les scènes d'entraînement, le montage des images suit le rythme de la musique, comme dans le clip vidéo et comment les images se calquent alors sur celles de ce genre.
- Pourquoi cette écriture particulière est-elle utilisée ici dans certaines séquences ? Quelles sont celles qui échappent à cette esthétique ? Pourquoi ?

